

CASANOVA

Après ses Mémoires

VENISE — VIENNE — DUX

1774-1798

J. F. H. ADNESSE

CASANOVA

Après ses Mémoires

VENISE — VIENNE — DUX

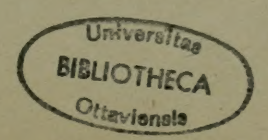
1774-1798

BORDEAUX

MOUNASTRE-PICAMILH

45, rue Porte-Dijeaux, 45

1919



A MONSIEUR

L. DE BORDES DE FORTAGE

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BORDEAUX

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DE GUYENNE

En témoignage de gratitude pour son accueil et ses conseils toujours obligeants.

Giacomo CASANOVA

d'après une peinture de François CASANOVA

(de la collection Daschkof, à Saint-Pétersbourg)

AVERTISSEMENT

Le présent opuscule — rédigé tout d'abord pour notre seul usage personnel — est un simple répertoire, strictement chronologique, *établi d'après les* Mémoires *et les travaux les plus récents auxquels a donné lieu la dernière période, demeurée longtemps fort obscure, de la vie de Jacques Casanova.*

Au moyen des références que nous avons eu soin de noter scrupuleusement au bas des pages, le lecteur sera en mesure de se reporter facilement aux publications originales chaque fois qu'il en éprouvera le désir et qu'il en aura la possibilité. Tel est le but que nous avons visé en livrant notre manuscrit à l'impression, contrairement à sa destination primitive.

Si quelques-uns de nos extraits semblent dépasser sensiblement le cadre d'un abrégé, c'est parce que les ouvrages auxquels nous les avons empruntés étant devenus difficiles à rencontrer, il nous a paru opportun d'en transcrire in extenso *certains fragments que nous considérions comme particulièrement intéressants et caractéristiques.*

Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer ici que les publications faisant autorité en matière d'érudition casanovienne disparaissent rapidement de la circulation, et qu'au bout de peu de temps ces publications ont une tendance à participer en quelque sorte de la rareté des écrits du célèbre Vénitien.

BORDEAUX, le 31 décembre 1918.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire du Gouvernement de Venise, par AMELOT DE LA HOUSSAIE. Paris, F. Leonard, 1685.

Archives de Venise, par A. BASCHET. Paris, Plon, 1870.

Mémoires de J. Casanova. Paris, Garnier (1880).

Le Livre, revue mensuelle de bibliographie. Paris, Quantin, 1881, 1884, 1887 et 1889.

Les connaissances mathématiques de J. Casanova, par Ch. HENRY. Rome, imprimerie des Sciences mathématiques et physiques, 1883.

Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise, par Jacques CASANOVA DE SEINGALT. Réimpression textuelle de la rarissime édition originale de Leipsig 1788, accompagnée d'une notice et d'un Essai de bibliographie casanovienne par L. DE BORDES DE FORTAGE. Bordeaux, veuve Moquet, 1884.

Papiers inédits de Casanova, par O. UZANNE (*Revue de l'Ermitage*, 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1906).

Historia della mia Fuga dalle prigioni della Republica di Venezia (traduction du français de Casanova), par SALVATORE DI GIACOMO. Milano, Alfieri e Lacroix, 1911.

Casanova et son temps, par E. MAYNIAL (Paris, *Mercure de France*, 1911).

Lettere di Donne a Casanova, par ALDO RAVA. Milano, fratelli Treves, 1912.

Casanova à Paris, par G. CAPON. Paris, Schmit, 1913.

Giacomo Casanova. Correspondance avec J. Opiz, par KHOL et OTTO PICK. Leipsig, Kurt Wolff, 1913.

Casanova vénitien, par Ch. SAMARAN. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1914).

Venise au dix-huitième siècle, par Philippe MONNIER. Paris, Perrin, 1914.

ICONOGRAPHIE

DES OUVRAGES CITÉS DANS L'INDEX

Le Livre.

(IV[e] année, 1[re] livraison.)

Projet d'illustration pour les Mémoires de G. Casanova (composition de Camille Roger).
Casanova dans la bibliothèque du château de Dux. 1884.

Réimpression de la Fuite des Plombs.

Portrait de Casanova à soixante-trois ans. Reproduit de l'Icosaméron (dessin et gravure de Berka).

« E quello, mettetelo in deposito. »

Jacques Casanova, d'après un buste découvert au château de Waldstein. (M. Aldo Rava pense que ce buste représente le peintre François Casanova. Ch. Samaran, *Casanova vénitien*, p. 141, note 1.)

« ..... mon corps tomba dehors jusqu'à la poitrine, suspendu à mes deux coudes. » (Berka.)

Historia della mia Fuga.

Hors texte :

Portrait de Giacomo Casanova, d'après une peinture de son frère François, faisant partie de la collection Daschkof, à Saint-Pétersbourg.

Dans le texte :

Palais Mocenigo et Contarini (d'après une gravure du XVIII[e] siècle).
Palais Lin et Saint-Samuel (id.).
Canal de la Gindecca (id.).

Lettere di Donne.

Une amie de Casanova (silhouette en noir).
Portrait de Manon Baletti (d'après Nattier).
Portrait de Silvia (d'après Vanloo).
Portrait de Laura Bassi Verati.
Portrait de Giustina de Wynne de Rosemberg.
Portrait de Maddalena Allegranti (d'après une gravure de Barlatozzi).
Portrait de Wilhelmine Rietz, comtesse de Lichtenau.
Portrait de la princesse Lobkowitz.
Portrait de Teresa Casanova (d'après un médaillon sculpté sur sa tombe dans le cimetière de Dresde).
Portrait d'Élisa von der Recke.

Correspondance Casanova-Opiz.

Tome I :

La bibliothèque du château de Dux.
Le comte Joseph-Charles-Emmanuel de Waldstein-Wartemberg.
Le comte Emmanuel-Philippe de Waldstein-Wartemberg.
La place du Marché, avec le château et le cloître, à Dux.
Maximilien-Joseph, comte de Lamberg.
La vieille porte du cimetière de Dux, où Casanova est inhumé.
La feuille du registre des décès de Dux portant le procès-verbal de la mort de Casanova.

Tome II :

J. F. Opiz.
La comtesse Marie-Anne-Thérèse de Waldstein-Wartemberg, née princesse de Lichtenstein.
Czaslau aux environs de 1820.
Le château et le cloître de Dux.
La pierre tombale de Casanova au cimetière de Dux.

* * *

Cette énumération iconographique nous amène à exprimer notre étonnement de ne pas voir quelque libraire avisé publier une édition des *Mémoires*, enrichie d'estampes *purement documentaires*, à l'exemple d'autres ouvrages de l'espèce qui abondent à notre époque (collections Fayard, Michaud, Albin Michel, etc.). Il est évident, en effet, que le texte du peintre le plus original et le plus vivant de la société européenne pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle se prête admirablement à ce genre d'illustration, le seul, en réalité, *rationnellement* applicable à l'œuvre casanovienne, à l'exclusion de ces compositions fantaisistes conçues dans le but trop visible de souligner des épisodes scabreux dont le cynisme outré était reconnu — et critiqué — par Casanova lui-même.

* * *

Ces considérations viendront peut-être à l'esprit du libraire Brockhaus, de Leipsig, quand il se décidera enfin, pour la plus grande joie des philologues et des curieux de *documents humains*, à publier le texte intégral du manuscrit tenu sous clef dans sa caisse depuis l'apparition de l'édition expurgée par les reviseurs Laforgue (1) et von Schutz (2) (1826-1838).

La crainte de la censure officielle s'est opposée, dit-on, jusqu'à présent, à cette publication.

Admettons, mais en toutes choses il y a la manière :

N'avons-nous pas vu, par exemple, le libraire Liseux publier chez nous en 1881 les *Confessions de J.-J. Bouchard, parisien,*

---

(1) Professeur de langue française à l'Académie des Nobles de Dresde. Né à Marsiac (Gers).

(2) Professeur à l'Université de Halle.

sans que la censure s'en soit émue, du moins que nous sachions, soit en France, soit en Allemagne? Or, il n'est pas possible que Casanova ait dépassé ou même atteint, dans ses plus grands écarts d'imagination, le cynisme de ce prodigieux érotomane. A quoi cette immunité a-t-elle tenu? A bien peu de chose : il a suffi que les expressions par trop obscènes calligraphiées en lettres grecques dans le manuscrit de Bouchard fussent reproduites aussi en caractères grecs dans l'imprimé de Liseux.

Si Casanova n'a pas jugé à propos d'user de ce procédé, qui empêche l'éditeur d'y suppléer, en se conformant bien entendu littéralement à l'écriture du texte original?

Mais il est à prévoir que ce léger obstacle typographique aurait probablement pour effet d'éloigner de l'édition une certaine catégorie de lecteurs, perspective peu encourageante, il faut le reconnaître, pour des libraires naturellement soucieux de sauvegarder avant tout leurs intérêts professionnels.

VENISE

Ou je ne suis pas fait pour Venise,...
ou Venise n'est pas faite pour moi.

CASANOVA.

1774

En vertu d'un sauf-conduit en date du 3 septembre (1), Casanova rentre à Venise le 14 (2) et se présente le 18 au *circospetto* Marc-Antoine Businello (3) secrétaire du Tribunal des inquisiteurs d'État ; il apprend que sa grâce lui est accordée en récompense de sa *Réfutation de l'Histoire du gouvernement de Venise*, d'Amelot de La Houssaie. Les trois inquisiteurs (Francesco Grimani, Francesco Sagredo, Paolo Bembo) (4) l'invitent à dîner pour entendre son récit de la fuite des Plombs (5).

---

(1) *La Fuga*, doc. 53.
(2) *Précis de ma vie* (voir 17 novembre 1797).
(3) *Fuite des Plombs*, p. 267.
(4) *La Fuga*, p. 174 et doc. 53.
(5) *Fuite...*, p. 268 et 269.

Mais il ne s'illusionne pas [1] sur la portée pratique du bienveillant intérêt que lui témoignent ces hauts personnages.

« Tout le monde, dit-il, s'attendait à me voir pourvu d'un emploi convenable à ma capacité et nécessaire à ma subsistance, et tout le monde s'est trompé, hormis moi [2]. »

De ses trois anciens et fidèles protecteurs, les nobles Bragddin, Barbaro et Dandolo, le premier était mort en 1767, ne laissant que des dettes [3] ; le second, mort également (1771) [4], lui avait légué par testament une rente viagère de 6 sequins par mois [5] ; le survivant, Dandolo, était pauvre. Cependant, jusqu'à sa mort, il accorda à Casanova une subvention mensuelle de 6 sequins [6].

En rentrant à Venise après dix-huit ans d'absence, Casanova y revit nombre de ses anciennes connaissances, entre autres la Christine du tome II des *Mémoires*, page 79 (1747). « J'eus besoin, dit-il, que Charles, son mari, m'ouvrit sa bourse, et je le trouvai mon vrai ami. » (*Mémoires*, II, p. 114.)

Mlle XCV (*Mémoires*, IV, p. 39 à 42, 44 à 47, 52 à 104, 116 à 127 [1758]). (Giustina de Wynne, veuve du comte de Rosemberg, ambassadeur d'Autriche à Venise.) (*Lettere*, p. 226 à 231. Ch. Samaran, p. 153 à 180.) Voir années 1782 et 1787.

Marcoline (*Mémoires*, VI, p. 179, 265, 284, 302 [1763]).

Le Père Balbi, son compagnon de fuite (confutation de la *Gazette d'Iéna*; mss. de Dux; Ch. Samaran, p. 416, note 2; *Mémoires*, III, p. 344).

Le docteur Gozzi, son ancien professeur à Padoue, devenu archiprêtre de Saint-Georges de la Vallée, et sa sœur Bettine (*Mémoires*, I, p. 39, 44 à 74 [1735-1739]). Voir année 1776.

Angela Toselli, sa première passion (*Mémoires*, I, p. 90

(1) *Fuite...*, p. 268 et 269.

(2) *Ibid.*

(3) *Mémoires*, VII, p. 361.

(4) *La Fuga*, p. 174, note 39.

(5) Le sequin de Venise valait 22 lires de Venise (Dutens, *Itinéraire*. Paris, Barrois, 1783).

(6) *La Fuga*, p. 174, note 39.

et 100 [1740], 112, 119 à 153 [1751]). Née à Venise en 1725. Épousa en 1758 l'avocat Francesco Barnaba Rizzotti et eut l'année suivante une fille, Maria-Elena, mariée par la suite à un certain Kaiser, qui vivait à Vienne, et dont les lettres à Casanova sont conservées à Dux (*Lettere*, p. 138 et 152).

La Binetti, danseuse, qui favorisa la fuite de Casanova à Stuttgardt en 1760 (*Mémoires*, IV, p. 271 à 275); qu'il revit à Londres en 1763 (*Mémoires*, VI, p. 381) et qui fut cause de son duel avec le comte Branicki, à Varsovie, en 1766 (*Mémoires*, VII, p. 229). Dansa plusieurs fois à Venise entre 1769 et 1780 (*Lettere*, p. 160, note).

La bonne et indulgente Mme Manzoni [1706-1787] (*Mémoires*, I, p. 85 [1741], 157 et 165 [1742]; II, p. 423 [1753]; III, p. 374 et 377 [1757].

Mais ce qui importait le plus au proscrit rentrant dans sa ville natale, et ce qui lui causa une grande joie, ce fut l'accueil chaleureux des patriciens Andrea Memmo [1] (1729-1793), son frère Bernardo (1730-****), P. Zaguri (1732-1806) [2], personnages qui occupèrent des charges considérables dans la République et qui restèrent constamment ses amis.

« A l'âge de quarante-neuf ans, que j'avais alors, écrit-il dans ses *Mémoires* (VIII, p. 439), il me semblait que je n'avais plus rien à espérer de la Fortune, déité coquette autant que capricieuse, qui n'aime et ne favorise que la jeunesse, et qui semble abhorrer l'âge mûr et surtout la triste vieillesse.

» Il me semblait qu'à Venise je devais vivre heureux, sans avoir besoin des faveurs de l'aveugle déesse.

» Je comptais pouvoir me suffire en tirant parti de mes

---

(1) Voir *Mémoires*, III, p. 115 (1754); IV, p. 41 et 56 (1758). (Andrea Memmo était l'auteur de *l'embarras* où se trouvait à Paris (en 1758 d'après les *Mémoires*) Mlle XCV (Giustina de Wynne), et que Casanova s'efforça vainement de faire disparaître par des applications de son étonnant spécifique, l'*aroph* de Paracelse.) Selon M. Ch. Samaran, p. 158, note 2, cet épisode tragi-comique aurait eu lieu en 1759, et non en 1758 comme le dit Casanova.

(2) *Mémoires*, VIII, p. 380.

talents, me croyant certain de ne plus être en butte à aucun malheur, armé, je l'étais, d'une grande expérience, et d'ailleurs désabusé de toutes les vanités qui auraient pu me conduire dans le précipice.

» Il me semblait aussi que les Inquisiteurs d'État se sentiraient obligés de me procurer dans Venise même quelque emploi dont les émoluments me suffiraient pour vivre avec aisance, étant seul, sans famille et disposé à me contenter du nécessaire, me passant volontiers du superflu. »

..... Casanova apprend que le landgrave de Hesse Cassel désire avoir, à l'exemple d'autres seigneurs allemands, un correspondant à Venise pour ses affaires privées; « par la protection d'un seigneur », il se flatte d'obtenir ce petit emploi, grâce auquel il espère « passer tranquillement le reste de ses jours dans l'adorable cité qui l'a vu naître ». Mais avant de postuler l'office en question, il exprime au secrétaire du Tribunal le désir d'avoir l'assentiment de « leurs Excellences », attendu que « le plus glorieux titre auquel il aspire est celui d'observateur rigide des lois de la sérénissime République » (1).

Aucune suite ne paraît avoir été donnée à cette requête.

1775

Casanova publie le premier volume de sa traduction de l'*Iliade* (*Atti del' Academia di Padoue*, XXVI, 1910; Ch. Samaran, p. 417).

---

(1) *La Fuga*, doc. 59.

1776

Il entre au service du Tribunal des Inquisiteurs comme *confidente* (agent secret) occasionnel, sous le pseudonyme d'Antonio Pratolini, et donne pour adresse : *au Casino de S. E. Marco Dandolo, dans la cour passé le pont de bois, près la cour des Colonnes* (1) (rapport du 12 décembre).

Février. Le nouveau *confidente* exprime l'avis qu'il y aurait utilité à mettre à sa disposition l'ancien Ridotto pour tenir une fois par semaine, le soir, pendant le carême, une « Académia nobile », dans le but (inostensible) de faire diversion à l'insatiable désir de liberté, et quasi d'indépendance, qui menace de se propager jusque dans la classe des patriciens (2).

..... Rapport signalant l'excessive facilité des tribunaux ecclésiastiques à prononcer la nullité des unions conjugales (3).

8 septembre. Avis d'un prétendu projet du futur empereur d'Autriche d'envahir la Dalmatie après la mort de Marie-Thérèse (4). Casanova disait tenir cette information d'un

---

(1) *La Fuga*, doc. 60. Voir pour les attributions des trois Inquisiteurs d'État : Amelot de La Houssaie, *Histoire du gouvernement de Venise*, p. 231 et suiv., et *Archives de Venise*, p. 588 à 660.
(2) *La Fuga*, doc. 60.
(3) *Ibid.*, doc. 61.
(4) *Ibid.*, doc. 62.

M. Saby de Chalabre, Français qu'il avait connu à Paris vingt ans auparavant ([1]).

29 novembre. Décès de la mère de Casanova, à Dresde ([2]).

12 Décembre. Compte rendu au Tribunal d'une mission secrète à Trieste. Projet de la cour de Vienne de faire de Fiume un port franc; travaux ayant pour objet de faciliter les communications entre ce port et l'intérieur de la Hongrie.

[Pour cette enquête, Casanova avait reçu une provision de 1,600 lires; ses dépenses ne s'élevèrent qu'à 766 lires ([3]).]

Décembre. Casanova fait ressortir le caractère séditieux d'un bal dit « de Coriolan » (Impressario, Michel de l'Agata ([4]).)

Bettine, sœur du docteur Gozzi, «jadis jolie, gaie et grande liseuse de romans», meurt chez son frère sous les yeux de Casanova (*Mémoires*, I, p. 74).

Casanova à Arqua ([5]). « ..... Je voulus, dit-il, monter jusqu'à la pointe du rocher où Pétrarque avait sa maison. Les larmes

---

([1]) *Mémoires*, III, p. 424. Soi-disant neveu d'une demoiselle Amelin (on a imprimé *Calabre* au lieu de *Chalabre*). « Ce jeune homme lui ressemblait comme deux gouttes d'eau; mais elle ne trouvait pas cette raison suffisante pour s'avouer sa mère... »

Ce garçon était en effet le fils de Mme Amelin et de M. de Chalabre, qui depuis longtemps vivaient ensemble. Quelques années plus tard, ils régularisèrent cette fausse situation, et à cette occasion l'inspecteur Marais ne manqua pas de raconter l'histoire de ce couple, qui semble avoir vécu surtout des hasards du jeu... (G. Capon, p. 222, note).

([2]) F. A. O'Byrn. Cité par C. Samaran, p. 3, note.

([3]) *La Fuga*, doc. 63.

([4]) *La Fuga*, doc. 65. (Au dos du rapport est inscrit l'ordre ci-après : « L'impressario de S. Benedetto, Michel de l'Agata, sera mandé immédiatement; il lui sera prescrit de cesser, sous peine de la vie, de donner au théâtre le bal de Coriolan. De plus il lui sera ordonné de recueillir et d'apporter toutes les estampes-programmes de ce bal. » 28 décembre 1776.) Michel de l'Agata, mari de la danseuse Gardela (*Mémoires*, I, p. 150 [1742]; III, p. 338 [1756]; IV, p. 248 [1760]).

([5]) Village de la Lombardie, à 17 kilomètres S.-O. de Padoue. Pétrarque y mourut en 1374.

aux yeux, j'en contemplai les vestiges, comme Léo Allatius en voyant le tombeau d'Homère... De la chambre où Pétrarque écrivait, on voit la pointe d'un rocher qui ressemble à celui que l'on voit à Vaucluse, et où demeurait Madonna Laura... » (*Mémoires*, V, p. 63 [1760].)

1777

Casanova se lie d'amitié avec le poète Lorenzo d'Aponte. « Je fis sa connaissance, dit ce dernier, chez Zaguri et chez Memmo, qui, tous deux, recherchaient sa conversation, toujours intéressante, prenant chez cet homme ce qu'il y avait de bon et fermant les yeux en faveur de son génie sur ce que cette nature avait de pervers (1). »

Casanova publie le second volume de sa traduction de l'*Iliade*.

Il retrouve à Padoue Irène Rinaldi, « avec sa fille devenue charmante et avec laquelle, dit-il, je renouvelai connaissance

(1) *Mémoires de Lorenzo d'Aponte.* Paris, Pagnerre, 1860, p. 206.
Lorenzo d'Aponte, connu surtout comme librettiste de Mozart, et dont la jeunesse a beaucoup d'analogie avec celle de Casanova, accusé d'avoir mangé du jambon un vendredi, fut obligé de s'enfuir de Venise en 1777 pour éviter les rigueurs du Tribunal des Blasphèmes (Escutori contro la Bestemmia). Dans ses mémoires, le poète parle de son compatriote sans ménagements. Et cependant, écrit M. Rava (*Lettere*, p. 233), dans les nombreuses lettres adressées par lui à Casanova, et qui ont été conservées à Dux, il se proclame son ami et admirateur... « Da Ponte, homme étrange, né pour être *canaglia* », disait Zaguri (voir 4 octobre et 24 novembre 1792).

de la façon la plus tendre. » (*Mémoires*, II, p. 42 [1746]; VI, p. 1 [1763]; VIII, p. 443 [1774].)

Il revoit aussi (à Venise) la ballerine Adélaïde, fille de la Soavi, danseuse, et d'un M. de Marigny, mousquetaire ([1]). Le dialogue de la Soavi, en 1772, avec son mari, *qu'elle n'avait pas vu depuis quinze ans*, au sujet de cette fille, *alors âgée de onze ans*, est un des épisodes les plus réjouissants des *Mémoires* (voir t. VIII, p. 319 à 321).

A Trieste, en 1773, Casanova fréquenta une famille de Leo et s'éprit de la plus jeune des six filles, Barbara, mais se tint à son égard dans les limites du respect. Sa réserve fut assez mal récompensée; car lorsqu'il revit la jeune Barbara, quatre ans après, elle lui déclara que *son inclination ne lui avait pas échappé et qu'elle avait souvent ri de sa sotte retenue* (*Mémoires*, VIII, p. 387).

1778

Janvier. Rapport aux Inquisiteurs concernant une comédie satirique de Marc-Antoine Giustiniani visant le noble Vénitien Ser Piétro Boldi ([2]).

A Pesaro, Casanova renouvelle connaissance avec la juive Lia, libertine fieffée, avec qui il avait eu les relations les plus intimes et aussi les plus singulières à Ancône, en 1772 (*Mémoires*, VIII, p. 342 à 359 et 363 à 373).

([1]) *Mémoires*. Ed. Von Schütz. Ch. Samaran, p. 87, note 2.
([2]) *La Fuga*, doc. 66.

19 février. Décès à Bologne de l'illustre Laura Bassi Verati (née en 1711), professeur de mathématiques et de physique.

En 1772, bien que venant d'être expulsé de Florence pour suspicion d'accointances avec des escrocs (*Mémoires*, VIII, p. 296), Casanova trouva un accès honorable dans le salon de cette dame. Bien plus, dit M. Rava (*Lettere*, p. 125), sur sa simple recommandation, « l'*intemerata* Laura » ne dédaignait pas de réserver un accueil favorable à des étrangers de distinction voyageant en Italie.

Et M. Rava ajoute : « De nos jours, un pareil fait ne pourrait se produire ; et c'est une nouvelle preuve que Casanova était jugé non d'après les principes de notre morale courante (si sévères... en apparence), mais selon les *critères* historiques en concordance avec l'époque où il vivait et dont il possédait à un si haut degré les qualités et les défauts. »

Publication du troisième volume de la traduction de l'*Iliade* (Ch. Samaran, p. 417).

A Amsterdam, en 1759 (1), Casanova avait eu maille à partir avec une bande de vauriens dont faisait partie un soi-disant chevalier de Sabi, portant l'uniforme de major au service de la Pologne. Il retrouva ce personnage à Varsovie en 1765 (2), en compagnie d'une jolie saxonne dont la fonction consistait à amorcer les dupes. La capitale de la Pologne était alors un réceptacle d'escrocs et d'aventuriers (3).

De Varsovie, Casanova s'était rendu à Dresde. Il quitta cette ville vers la mi-décembre 1766, n'ayant à sa disposition que 400 ducats (4) « parce que, dit-il, la fortune m'avait tourné

---

(1) *Mémoires*, IV, pp. 174 et seq.

(2) *Mémoires*, VII, p. 210. Ce chevalier d'industrie, de son vrai nom Antoine Saby, né à Montauban vers 1716, a été confondu à tort par MM. Rava et Capon avec Saby de Chalabre, autre joueur déterminé. Ch. Samaran, p. 329 et 332, note 3. — Voir année 1776.

(3) *Mémoires*, VII, p. 210. Nota : par erreur on a imprimé *Salvi* au lieu de *Saby*.

(4) Le ducat de Saxe valait 3 écus (Dutens).

le dos à la banque de Pharaon et que le voyage de Leipzig, avec toutes ses conséquences (il était allé s'amuser à la foire), m'avait coûté trois cents ducats » (1).

Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que sur ces 400 ducats, 100 provenaient d'un emprunt au susdit chevalier de Saby, ainsi qu'il appert d'une lettre du 10 juillet 1778, par laquelle Mme de Saby, la vraie, alors à Paris dans une profonde misère, suppliait Casanova de lui envoyer les 100 ducats prêtés par son mari. A cette lettre était jointe copie de l'obligation souscrite à Dresde (le 19 octobre 1766) par l'emprunteur (2).

1779

Mai-juillet. Compte rendu d'une excursion dans la marche d'Ancône pour informations concernant les relations commerciales des États pontificaux avec la République de Venise (3).

A Forli, au cours de cette excursion, Casanova fait une visite à la danseuse Binetti (4). Voir année 1774.

---

(1) *Mémoires*, VII, p. 290.

(2) A. Rava, *Lettere*, p. 133. — M. Rava ne croit pas que cet appel ait eu le moindre succès, étant données les conditions économiques où se trouvait Casanova en 1778.

(3) *La Fuga*, doc. 67 à 70.

(4) *La Fuga*, doc. 70. Pour cette mission, Casanova reçut 24 sequins au départ et 24 au retour.

De Francesca Buschini. Venise, samedi ** juillet 1779. [A Casanova, alors aux bains d'Abano] [1].

« Très cher et très aimé,

» ..... Je ne peux pas vous dire que j'aie encore salué personne de vore part, parce que je n'ai pas encore été chez la Catrolli [2]; mais demain j'irai dîner chez elle, et je la saluerai de votre part. Je vous prie de vous tenir en joie autant que vous pourrez, et de m'écrire le plus souvent possible.

» ..... Quand vous retournerez à Padoue, faites mes amitiés, je vous prie, à Madame Marieta Stratico [3] et à Monsieur Barda... »

De la même, Venise, mercredi 28 juillet.

« Très cher et très aimé,

» ..... En fait de nouvelles, je n'en vois pas, sinon que S. E. Pietro Zaguri est arrivé à Venise; le domestique est venu deux fois vous demander, et j'ai dit que vous étiez aux bains d'Abano... »

Francesca Buschini ! écrit M. Rava (*Lettere*, p. 145); en vain chercherions-nous son nom dans le Livre d'Or de la noblesse ou dans les archives littéraires; nous pourrions tout au plus

---

[1] Ville située à 8 kilomètres S.-O. de Padoue. Durant ce séjour, Casanova écrivit le *Scrutinio del libro, éloges de M. de Voltaire par différents auteurs*. Venise, Fenzo, 1779. Dans la dédicace de cet opuscule au Doge Renier, on lit : « Ce petit livre est sorti récemment de ma plume inexpérimentée dans les heures de loisir, qui sont nombreuses à Abano pour tous ceux qui n'y vont pas uniquement pour prendre les bains. »

[2] Ancienne comédienne. Voir ci-après, 1780.

[3] Femme, ou soi-disant, de Siméon Stratico, professeur à l'Université de Padoue, « un des plus grands savants de l'époque », avec qui Casanova était en relations épistolaires.

le trouver sur quelque registre de naissances ou de décès, confondu parmi mille autres noms aussi obscurs. Si aujourd'hui nous nous occupons d'elle, c'est que F. Buschini fut la dernière amie vénitienne de Casanova et qu'elle entretint avec lui une correspondance suivie; cette correspondance est non seulement intéressante mais précieuse, parce qu'à travers ses phrases dialectales... sous une orthographe primitive, sous l'ingénuité et la vulgarité de cette *popolana* ignorante mais intelligente, intéressée mais dévouée à son Giacomo, simple mais non dépourvue de sentiments délicats, nous pouvons retrouver bien des détails précis qui éclairent une période de la vie de l'aventurier assez peu connue.

Les lettres de Francesca Buschini, au nombre de trente et une, s'échelonnent entre juillet 1779 et octobre 1787. Toutes sont en dialecte vénitien (*Lettere*, p. 149 à 222).

1780

De janvier à juillet, Casanova publie, sous le voile de l'anonymat, une série d'*opusculi miscellanei* en sept fascicules de 100 pages environ chaque, distribués de la main à la main aux souscripteurs, à des dates irrégulières plutôt que fixes.

Un de ces opuscules intitulé : *Il duello ovvero saggio della vita di G. C. veneziano*, a été réimprimé par les soins de M. Giuseppe Pollio (Gênes, Libreria Editrice moderna, 1914). Voir la préface, p. XVI et XVII.

Janvier. Rapport de Casanova signalant un recrutement clandestin effectué par un certain Marrazzani pour le régiment (prussien) de Zarembal (*La Fuga*, doc. 71).

7 octobre (¹). Le tribunal des Inquisiteurs décide d'expérimenter la capacité de Casanova dans la charge de *confidente* en titre aux appointements de 15 ducats par mois (²).

Dès lors, Casanova est à la tête d'un budget mensuel de 384 lires, savoir :

6 sequins de rente viagère léguée par Barbaro et 6 de subvention de Dandolo; en tout, 12 sequins à 22 lires	264
15 ducats d'appointements à 8 lires	120
Total égal. . . . .L.	384

Il est présumable que c'est vers cette époque d'aisance *relative* qu'il y a lieu de faire remonter la résolution prise par Casanova de vivre en communauté avec Francesca et sa famille, composée de la mère, d'un jeune frère, Giacomo, et de Maria, sa sœur, encore enfant.

D'ailleurs, Francesca a un métier : elle est couturière : c'est elle-même qui fait ses costumes (lettre du 18 octobre 1783); elle confectionne aussi pour l'extérieur, puisque à diverses reprises elle se plaint de n'avoir que peu ou point de travail. Le frère, apprenti cordonnier, est un propre à rien qui vit aux crochets de sa sœur. La mère exerce aussi un petit métier, fort peu productif.

A la faveur de quelques indications consignées incidemment dans les lettres de Francesca, nous pouvons essayer d'établir la consistance de l'immeuble de *Barbaria delle tole* (près de S. Giustina), pris à bail par Casanova, de noble Pesaro, à S. Stae.

(¹) *La Fuga*, doc. 72. — A. Baschet, *Archives de Venise*, p. 642.
(²) Le ducat d'argent était de 8 lires (Dutens).

En juillet 1784 (lettre du 7), Francesca loue à la signora Zénobia de Monti, à raison de 8 lires par mois, la chambre de Casanova garnie de ses meubles.

Comptons 3 lires pour la part afférente aux meubles : il reste 5 lires pour la chambre nue.

Le loyer de la maison est de 96 lires par trimestre (lettre de Francesca du 31 décembre 1783), 32 lires par mois.

Sur le pied d'une moyenne de 5 lires par pièce, 30 lires correspondent au loyer de six pièces, et il reste encore 2 lires que nous attribuerons à une dépendance quelconque, par exemple au grenier où l'on remise les poules (lettre du 10 mars 1784).

Il y a un entresol où sont les livres du maître (lettre du 12 juin 1784).

La maison se compose donc, selon toute apparence, d'un rez-de-chaussée, deux pièces (dont une cuisine) ; d'un entresol, deux pièces ; d'un étage, deux pièces également, et d'un grenier.

Logement pas trop exigu, puisqu'un sixième occupant peut y trouver place à l'occasion (10 mars 1784).

Comme à Trieste en 1773 (*Mémoires*, VIII, p. 386) Casanova, très recherché pour son esprit et son érudition, dîne tous les jours en ville. Il sait que son couvert l'attend soit chez les Memmo, soit chez Zaguri, et qu'à la table de ces patriciens, qui se distinguent eux-mêmes par leur supériorité intellectuelle, il se rencontrera avec des notabilités de la science et des lettres [1]. On l'a dit plus haut (1777), c'est chez les Memmo et chez Zaguri que le poète Lorenzo Da Ponte fit sa connaissance.

Littérateur connu, critique théâtral, *enfant de la balle*, puisque son père Gaetano et sa mère « la Buranella » brillèrent longtemps sur la scène de S. Samuel, familier des coulisses, les spectacles ne lui coûtent guère ; il est rare qu'il ne dispose

---

[1] Voir pour le monde littéraire : *Venise au dix-huitième siècle*, chap. V.

pas de deux places de faveur dans quelque théâtre [1], l'une pour lui, l'autre pour Francesca.

Aussi, la pauvre fille s'écriera-t-elle dans un accès de noir chagrin (lettre du 9 août 1786) : « Où sont toutes les distractions que vous me procuriez autrefois? Où sont les théâtres, les comédies que nous allions voir ensemble?... »

On se formera une juste idée de ces distractions en se reportant au chapitre II du volume de M. Philippe Monnier : *Venise au dix-huitième siècle.*

Le ménage Casanova-Buschini entretient des relations plus ou moins habituelles et intimes avec un petit nombre de personnes dont nous ne croyons pas superflu de donner ici une courte biographie (*Lettere, passim*).

Nous voyons figurer le plus souvent dans les lettres de Francesca :

La signora Anzoletta Rizotti, dont nous avons fait mention ci-dessus (1774);

La signora Élisabeth Catrolli, ancienne comédienne retirée du théâtre, née à Padoue, sœur de ce Francesco Zanuzzi, surnommé *Vitalbino*, qui en 1762 appela Goldoni à Paris. Élisabeth avait un grand talent pour les rôles de soubrette (voir lettre du 16 avril 1783);

La signora Bepa Pezzana, mariée à un certain Paolo Avanzetti, avec qui elle vivait en assez mauvaise intelligence; en 1787, elle demanda le divorce. Ce Paolo Avanzetti fut dénoncé en 1794 pour avoir fait reproduire sur le terrasse de sa chambre des insignes maçonniques et libertaires;

La signora Zenobia de Monti, peut-être parente de ce Carlo de Monti, consul de Venise à Trieste, ami de Casanova et qui contribua certainement à lui faire obtenir le pardon des Inquisiteurs (*Mémoires*, VIII, p. 380);

---

[1] Sept théâtres en permanence, sans compter les salles de spectacles dans les palais dorés, sans compter les théâtres en plein vent sur les places, sans compter les théâtres de marionnettes ambulants (Ph. Monnier, *op. cit.*, chap. VIII).

Un M. Lunel, maître de langues à Venise, et son épouse. Dans les dernières années de la République, ce M. Lunel devint suspect de jacobinisme.

En 1772, Bandiera, résident de la République à Ancône, traçait de Casanova le portrait suivant :

« On voit partout ce triste contumax de la justice de l'Auguste Conseil se présenter hardiment, la tête haute et en bon équipage. Il est reçu dans beaucoup de maisons et répand le bruit qu'il a l'intention de partir pour Trieste ; de là il se rendra en Allemagne. C'est un homme de quarante ans au plus (en réalité quarante-sept), de haute stature et d'excellente apparence ; vigoureux, d'une carnation très brune, l'œil vif, la perruque courte à poils châtains. Son caractère, à ce que l'on dit, est hautain et dédaigneux ; il parle avec abondance, esprit et érudition. » (Lettre d'information au très illustre Giovanni Zon, secrétaire de l'Auguste Conseil des X, à Venise, 2 octobre 1772. *La Fuga*, p. 189.)

Si, en 1772, Casanova paraissait de sept ans moins âgé qu'il n'était réellement, on est autorisé à supposer qu'en 1780 il devait à peine sembler avoir atteint la cinquantaine. Probablement, à cette époque sa physionomie ne différait guère du portrait de la galerie Daschkof (1), peint par son frère François. (Reproduit en héliogravure au frontispice de *La Fuga*.)

Quant à Francesca, si ses lettres nous renseignent suffisamment sur son caractère et sur son intelligence, aucun docu-

---

(1) Nom d'une princesse russe que connut Casanova à Pétersbourg en 1764 (*Mémoires*, VII, p. 155). Née comtesse Woronzof (1744) ; joua un rôle important dans l'assassinat de Pierre III en 1762. Pleine d'esprit et d'ambition, c'était une femme-homme. Elle ne tarda pas d'ailleurs à se brouiller avec l'impératrice et passa plusieurs années à voyager. En 1782, elle avait été appelée à diriger l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Elle mourut à Moscou en 1810. Voir Bulau, *Personnages énigmatiques*, t. III, p. 155, 176, 183.

ment ne nous fournit la moindre indication concernant ses qualités physiques. Peut-être parviendrait-on à s'en faire une idée approximative en rapprochant certains traits communs aux divers types féminins qui se rencontrent dans les cent vingt-deux aventures galantes — le docteur Guède en a fait le compte — dont Casanova prétend avoir été le héros. Nous croyons pouvoir nous dispenser de procéder à cette confrontation.

Jetons en passant un coup d'œil sur le couple au moment où il sort de la maison de *Barbaria delle Tole*, soit pour se rendre au théâtre, soit pour aller voir les nouveautés de la *Merceria* ou se divertir aux parades des bateleurs de la place Saint-Marc.[1]

Casanova porte un habit de satin et une culotte de velours passablement défraîchis par quelques séjours un peu trop prolongés dans les magasins du juif Abraham, rayon des objets engagés (lettres des 27 juin et 11 juillet 1783).

Francesca est coquettement vêtue d'une robe de satin vert et d'une capote de satin noir avec broderies d'or (18 octobre 1783) ; sur sa poitrine brille une petite croix suspendue à son cou par un fil d'or (lettre du 6 septembre 1783).

La *popolana* s'appuie fièrement au bras de son quinquagénaire. Pour elle, en effet, Casanova est « un grand homme, plein de cœur, d'esprit et de courage » (lettre du 31 décembre 1783).

28 octobre. Casanova expose aux Inquisiteurs son programme de *confidenze*. Ce programme vise trois points principaux : 1° la religion (1) ; 2° les mœurs (2) ; 3° le commerce et les manufactures (3) (*La Fuga*, doc. 73).

---

(1) Juridiction des *Esecutori contro la Bestemmia* (Exécuteurs contre les blasphèmes) et des *Savii all' Eresia* (*Sages* préposés en matière d'hérésie).

(2) Juridiction des six *Signori di Notte al Criminal* (les six seigneurs de la Nuit au criminel).

(3) Juridiction des *cinque Savii alla mercanzia* (les cinq *Sages* au commerce).

Du 7 octobre à la fin de décembre 1780, à l'occasion de représentations données par une troupe de comédiens français au théâtre San Angelo, Casanova rédige une feuille intitulée *Le Messager de Thalie*. Dans un de ses numéros il écrit : « Quant à moi, depuis que la grafomanie m'a gagné, je me trouve fort heureux de dépendre des lumières de deux censeurs et de l'autorité de deux autres toutes les fois qu'il me vient envie de publier quelques-unes de mes rêveries. Si en les relisant je ne me trouve pas content du stile ou de la pureté de ma langue, ce qui m'arrive de fois à autre, je trouve mauvais que la loi n'ait pas établi un troisième censeur sur la diction de tout ouvrage. Je ne tiendrais pas cependant à en avoir un pour cette feuille, car la françoise n'étant pas ma langue, je n'ai nulle prétension, et à tort et à travers je couche sur le papier tout ce que le ciel fait sortir de ma plume : si cependant on m'attaquait je me défendrois. J'enfante des phrases tournées à l'italienne, ou pour voir quelle figure elles font, ou pour en faire naître la mode, et souvent aussi pour attirer dans le piège quelque puriste, docte critique qui ne connaissant pas de quelle humeur je suis, bien loin de me fâcher m'amuserait (1). »

Rapport 1er décembre. Critiques que soulève la réglementation de la *Quarantia* (2). Dans le même rapport, Casanova porte à la connaissance du tribunal les désordres scandaleux qui se produisent dans les théâtres dès que les lumières sont éteintes (3).

---

(1) *La Fuga*, préface, p. XXXII.

(2) *Quarantia*. Trois conseils ou tribunaux suprêmes qui jugeaient des causes criminelles et civiles. Il y avait les *Quarante au criminel*, les *Quarante au civil ancien* et les *Quarante au civil nouveau* (*Archives de Venise*, p. 664).

(3) *La Fuga*, doc. 74.

1781

3 mai. Casanova signale que l'abbé Carlo Grimani se croit dispensé, en sa qualité de prêtre, de l'interdiction imposée aux patriciens de fréquenter les ministres étrangers et leur entourage (1).

« Toute sorte de correspondance avec les ambassadeurs et les autres ministres étrangers, écrit Amelot de La Houssaie (2), est défendue aux nobles sous peine de la vie. Par où se conserve le secret du Sénat, qu'il serait fort aisé de tirer de plusieurs gentils-hommes par des présens : témoin ce Cornaro, dont le marquis de la Fuente corrompit la fidélité par de bonnes lettres de change.

» ..... Ce qui s'observe avec une telle rigueur que si un noble se rencontrait quelque part avec un gentilhomme, ou quelque autre personne de la maison d'un ambassadeur, et que cela vînt à la connoissance des Inquisiteurs d'État, avant sa déposition, il ne serait pas en vie deux heures après. En l'année 1607, Ange Badoer fut condamné par le Conseil des Dix à un an de prison et exclu pour jamais de tous les Conseils pour avoir eu quelque entretien avec un ministre. Car en ce temps-là l'on étoit moins rigoureux qu'on ne l'est aujourd'hui. Un jour, un sénateur de la maison Tron m'ayant trouvé chez le curé de *Sancta Maria Mater Domini* s'enfuit comme si la contagion eût été dans le logis. Le feu procurateur Nani m'y rencontra deux fois, mais par un trait de bravoure qui eût été fatal à beaucoup d'autres, il resta quelque temps dans la

(1) *La Fuga,* doc. 76.
(2) *Histoire du gouvernement de Venise,* p. 34 à 36.

bibliothèque où j'étois et ne voulut pas souffrir que j'en sortisse. Le procurateur Cornaro Piscopia, qui y vint aussi une fois que j'y étois, ne fut pas si hardi, quoiqu'il fût bien plus grand seigneur que M. Nani.

» Cette défense, que l'on commençait à négliger, fut renouvelée en l'année 1618, après la découverte de la conjuration du Triumvirat espagnol (1) contre la République, qui depuis ce temps-là en a usé avec tous les ambassadeurs des princes comme avec des ennemis couverts et des espions honorables. Et pour les rendre encore plus odieux à la noblesse, le Sénat a fait adroitement courir le bruit que le marquis de la Fuente avait lui-même trahi le *Cornaro*, afin de pouvoir retenir la somme d'argent qu'il avoit ordre de lui compter.

» Mais quoique toute sorte de communication avec les ambassadeurs soit défendue aux nobles, il y a néanmoins des lieux privilégiés où ils se peuvent trouver ensemble à la faveur du masque, comme dans les brelans qu'ils appellent *Ridotti*, et dans les bals qui se donnent chez les particuliers durant tout le carnaval, outre plusieurs fêtes et cérémonies de noces de Gentildonne qui se font en divers temps. Mais il est vrai que ce ne sont pas des lieux de conversation, surtout les *Réduits*. Car on y garde mieux le silence qu'au sermon, et l'on y voit des gens perdre tout leur bien sans desserrer les dents. Ce qui fait passer les Vénitiens pour très bons joueurs.» (Cf. *Mémoires*, III, p. 115, 116 [1754].)

(Au dos du rapport de Casanova il est écrit : « Ser Jean Carlo abbé Grimani sera mandé par le secrétaire pour lui être fait avec douceur, l'injonction d'avoir à s'abstenir de pratiquer les ministres étrangers et leurs adhérents. »)

11 octobre. Rapport sur un nommé Baldassare Rossetti, sujet vénitien établi à Trieste, dont les agissements et projets

---

(1) Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, don Pierre de Tolède, gouverneur de Milan, et don Alf. de la Queva, ambassadeur d'Espagne à Venise.

seraient de nature à porter préjudice au commerce et à l'industrie de la République [1].

20 octobre. Information concernant un certain don Fermen Orive, sujet espagnol, soupçonné de posséder une imprimerie clandestine [2].

Rapport du 27 octobre. Causes de la disgrâce dont est menacé le consul de Rome del Bene [3].

Même date. Nouvelle information touchant l'Espagnol Fermen Orive [4].

26 novembre. Casanova signale que dans une académie de peinture où se font des études de nu sur des modèles des deux sexes on admet des élèves ayant à peine douze ou treize ans, et qu'en outre des *dilettantes*, ni peintres ni dessinateurs, assistent aux séances [5].

11 décembre. Nouveaux renseignements sur l'Espagnol D. Fermen Orive [6].

22 décembre. Par ordre, Casanova adresse au tribunal une liste des principaux ouvrages licencieux ou antireligieux qui se trouvent à Venise chez les libraires et dans les bibliothèques privées : *la Pucelle, la Philosophie de l'Histoire, l'Esprit d'Helvétius, l'Emile, la Sainte chandelle d'Arras, les Bijoux indiscrets, le Portier des Chartreux, les Poésies de Baffo, l'*orribile *Ode à Priape, de Piron, etc., etc.* [7].

---

(1) *La Fuga*, doc. 77.
(2) *Ibid.*, doc. 78.
(3) *Ibid.*, doc. 79.
(4) *Ibid.*, doc. 80.
(5) *Ibid.*, doc. 81.
(6) *Ibid.*, doc. 82.
(7) *Ibid.*, doc. 83.

Orribile! Il faut que la pièce attribuée au joyeux poète bourguignon soit d'une belle force pour avoir scandalisé un des plus intrépides sectateurs du dieu de Lampsaque !

A la fin de l'année 1781, Casanova tombe en disgrâce; sa commission lui est retirée. Sous le coup de cette mesure, le pauvre *confidente* adresse au tribunal la lettre suivante :

« Illustrissimes et Excellentissimes Seigneurs, Messeigneurs Inquisiteurs d'État,

» Rempli de confusion, accablé par la douleur et le repentir, me reconnaissant absolument indigne d'adresser ma vile écriture à Leurs Excellences, confessant d'avoir manqué à mon devoir dans les circonstances qui se sont présentées, moi, Jacques Casanova, j'invoque à genoux la clémence du Prince; je le supplie de m'accorder, par compassion et grâce, ce qu'en toute justice et en toute réflexion il peut me refuser.

» Je demande à la munificence souveraine qu'elle me veuille venir en aide, afin que, pouvant subsister, je m'emploie vigoureusement à l'avenir dans le service où j'ai été initié.

» D'après cette supplique respectueuse, la sagesse de Vos Excellences jugera quelles sont les dispositions de mon esprit et de mes intentions. »

Les Inquisiteurs décidèrent d'accorder à Casanova un mois de solde, mais ils spécifièrent qu'à l'avenir il ne recevrait de salaire qu'autant qu'il rendrait des services importants (A. Baschet, *Archives de Venise*, p. 643).

Les rapports de Casanova, ou *riferte*, au nombre d'une vingtaine, ont été publiés en totalité ou en partie par A. Bazzoni : *Giacomo Casanova confidente degl' Inquisitori di Stato* (*Nuovo archivio veneto*, t. VII, 1894, p. 287-320).

Aucun de ces rapports, qui ont donné lieu à tant de tirades indignées, ne paraît avoir motivé la moindre sanction pénale.

Rien des Plombs, ni des Puits, ni du légendaire canal *dei Orfani*, ni de la romantique cassette aux poisons.

Le triomphant cavalier de jadis, décoré de l'ordre papal de l'Éperon d'or (*à certains moments* garni de brillants), devenu le besogneux Antonio Pratolini, était un bien piètre fonctionnaire de la sûreté publique; les Inquisiteurs devaient finir par s'en apercevoir. Par contre, quelques-unes de ses informations commerciales prouvent qu'il avait l'étoffe d'un bon agent consulaire.

1782

..... Mars. Lettre de Casanova à la comtesse de Rosemberg (Giustina de Wynne, l'ancienne Mlle XCV des *Mémoires*.)

« Madame,

» La belle épître que V. E. a laissé imprimer sur le séjour du C. et de la C. du Nord (1) dans cette ville vous expose à

---

(1) Paul Ier, grand-duc, puis empereur de Russie, et sa femme. L'écrit a pour titre : *Du séjour des Comtes du Nord à Venise en janvier M D CC LXXXII. Lettre de Madame la Comtesse douairière des Ursins de Rosemberg à Mr Richard Wynne son frère à Londres.* (Venezia) 1782.

Nous lisons dans Bulau (*Personnages énigmatiques*, t. III, p. 207) : « En 1782, s'entretenant avec la feue comtesse de Rosemberg, (le grand-duc) lui dit ces mots remarquables : « Je ne sais si je parviendrai » jamais au trône; mais si le sort m'y fait monter un jour, ne vous » étonnez pas de ce que vous verrez alors et de ce que je ferai. Vous » connaissez mon cœur, mais vous ne connaissez pas ces gens-là (il » voulait parler des Russes), et je sais comment il faut les mener. »

Or, dans la nuit du 23/11 mars 1801, Paul Ier périssait à quarante-

souffrir en qualité d'auteur des compliments de tous ceux qui se mêlent d'écrire. Puis je me flatter, Madame, que V. E. ne dédaigne pas les miens.

» Le petit roman ([1]), Madame, traduction sortie de ma plume pesante et raide, n'est pas un présent, mais une offrande très chétive que j'ose faire à la supériorité de votre mérite.

» J'ai trouvé, Mad., dans votre lettre le style coulant et sans prétention de la bonne compagnie, le seul dont une femme de condition qui écrit à son ami doit dignement se servir. Vos digressions et vos pensées sont des fleurs qui... (excusez un auteur qui vous vole) la délicieuse nonchalance de l'aimable écrivain ou... un feu follet qui de fois à autre sort de l'ouvrage malgré l'auteur et brûle le papier.

« J'aspire, Madame, à me rendre propice la déité à laquelle la raison m'avise de faire hommage. Agréez donc l'offre et rendez heureux celui qui le fait avec votre indulgence.

« J'ai l'honneur de me signer, si vous voulez bien me le permettre, avec un très profond respect,

» Giacomo CASANOVA. »

Réponse de la comtesse de R... :

« Monsieur,

» Je suis très sensible, Monsieur, à la marque que je viens de recevoir de votre approbation de ma petite brochure. L'interest du moment, celuy des rapports et l'exaltation des esprits lui aura valu les suffrages et l'accueil favorable des

---

six ans, étranglé dans sa chambre à coucher par le comte Nicolas Zoubof, comme son père Pierre III l'avait été le 17 juillet 1762 par Alexandre Orlof, Borjatinski et Engelhardt. Eux non plus, les malheureux, « ne connaissaient pas ces gens-là ». Et il nous est permis d'ajouter aujourd'hui (1918) que bien d'autres encore y ont été trompés. *Sarmatorum virtus veluti extra ipsos* (Tacite), *Mémoires*, VII, p. 262).

([1]) *Di anecdoti viniziani militari e amorosi del secolo decimo quarto sotto i dogati di Giovanni Gradenigoe di Giovanni Dolfin*. Venezia, 1782.

bons Vénitiens. C'est à votre politesse en particulier, Monsieur, que je crois devoir le témoignage plus marqué du succès que mon ouvrage a eu auprès de vous. Je vous remercie du livre que vous venez de m'envoyer et je ne risque si non de vous remercier d'avance du plaisir qu'il va me procurer. Soyez persuadé de toute mon estime pour votre personne et pour vos talens, et j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

» Votre très humble servante,

» DE WYNNE DE ROSEMBERG (1). »

..... Casanova rend compte d'une querelle survenue le 25 mars entre un certain Andrea San Fermo et ser Battista Minio, à Saint-Moïse. (Amusant imbroglio vénitien : San Fermo prête sa femme au noble Renier, lequel se plaint de l'adjonction subreptice de ser Minio dans la communauté. D'où injures de San Fermo contre ce collaborateur clandestin, le préféré de la dame, naturellement (2).)

11 octobre. Rapport relatif à une enquête commerciale et industrielle à laquelle Casanova a procédé à Trieste (3).

31 du même mois. Avis de la faillite d'une importante compagnie d'assurances et de commerce avec les Indes établie dans la dite ville de Trieste.

Au dos du rapport est mentionné un ordre de payement de 6 sequins (4).

..... Information au sujet d'une infraction à la police des jeux (5).

---

(1) A. Rava, p. 227-228.
(2) *La Fuga*, doc. 86.
(3) *Ibid.*, doc. 84.
(4) *Ibid.*, doc. 85.
(5) *Ibid.*, doc. 87.

..... Casanova avise le tribunal qu'un nommé Juanne Palatino, sujet vénitien, a offert à la cour de Vienne de conduire sur le littoral triestin une colonie de mille familles grecques, négociants, artisans et agriculteurs. Offre acceptée en principe par S. M. l'Impératrice Marie-Thérèse. Privilèges et statuts prévus pour cette colonie. Projet attribué à ce Juanne Palatino de comprendre dans l'opération beaucoup de familles tirées des îles soumises à la domination de la République, en Dalmatie, en Albanie et dans le Levant; et aussi d'attirer les mécontents disposés à émigrer du territoire vénitien (1).

..... Casanova était entré comme secrétaire au service du marquis de Spinola. Quelques années auparavant, un certain Carletti, officier au service de la cour de Turin, avait gagné contre le marquis un pari de 250 sequins. Cette particularité semblait avoir complètement disparu de la mémoire du perdant. Moyennant la promesse ferme d'une récompense pécuniaire, Casanova s'entremit pour obtenir de son patron une reconnaissance écrite de la dette. Son intervention fut couronnée de succès; mais au lieu d'espèces sonnantes, le Carletti se contenta de remettre au négociateur une délégation sur le montant de la créance. Colère de Casanova, dispute violente au cours de laquelle Carlo Grimani, chez qui la scène avait lieu, donna tort à ce dernier et lui imposa silence.

L'irascible Giacomo en conçut un vif ressentiment. Pour évacuer sa bile, il ne trouva rien de mieux que de publier dans le courant du mois d'août (2), sous ce titre : *Ne amori ne donne ovvero la Stalla d'Augia ripulita*, un libelle où Gian Carlo Grimani, Carletti et autres personnes notables étaient outragés sous des pseudonymes mythologiques transparents (3).

---

(1) *La Fuga*, doc. 88.
(2) *Lettere*, p. 145.
(3) *La Fuga*, doc. 99. Ce document contient l'explication et l'analyse du libelle.

Cet écrit inconsidéré brouilla l'auteur avec tout le corps de la noblesse vénitienne [1].

Pour laisser s'apaiser l'indignation soulevée contre lui, Casanova alla passer quelques jours à Trieste, puis revint à Venise mettre ordre à ses affaires. L'idée de recommencer sa vie errante l'épouvantait : « J'ai cinquante-huit ans, écrivait-il à un protecteur demeuré inconnu, je ne puis voyager à pied et voici venir l'hiver, et si je pense à me remettre en route pour reprendre ma vie d'aventurier, je me mets à rire en me regardant au miroir. » (*Lettere*, p. 146.)

---

[1] *Précis de ma vie*, 17 novembre 1797.

VIENNE

Quand j'ai quitté Venise en l'an 1783, Dieu aurait dû me faire aller à Rome, ou à Naples, ou en Sicile, ou à Parme, et ma vieillesse, selon toute apparence, aurait été heureuse...

CASANOVA.

1783

Casanova partit de Venise au commencement de janvier et se rendit à Vienne (1).

22 janvier. Zaguri lui écrit de Venise : « Étrange chose les *dents* de porcelaine. »

Dès 1783, ainsi que l'indique ce passage, Casanova commença à se servir d'un dentier (*La Fuga*, p. 192).

---

(1) *Précis de ma vie*, 17 novembre 1797.

D'Élisabeth Catrolli [1] à Monsieur Giacomo Casanova, en poste restante, à Vienne.

« Venise, 16 avril 1783.

» Ami très cher,

» Votre lettre m'a causé un très grand plaisir. Soyez assuré que je regrette infiniment que vous vous soyez éloigné de moi. Je n'ai que deux amis sincères, vous et Camerani [2]. Je n'espère plus le voir. Que je serais heureuse si l'un de vous deux du moins était auprès de moi et que je pusse lui confier mes cruels soucis !...

» Aujourd'hui j'ai reçu de Camerani une lettre m'informant que dans une précédente il m'avait envoyé une lettre de change ; je n'ai pas reçu cette dernière ; je crains qu'elle ne soit égarée...

» Cher ami, quand vous arriverez à Paris, embrassez-le de cœur pour moi. Pour ce qui regarde la Chechina (Francesca Buschini), je vous dirai que je ne l'ai pas vue depuis le jour où je lui ai porté votre lettre. La mère est la ruine de cette pauvre fille : suffit, je n'en dis pas davantage [3].

. . . .

» La compagnie Sacco [4] est désorganisée et toute dispersée... Sa fille Angiola [5] a hérité de quatre mille ducats d'un Sig. Carlo Maffei qu'elle avait pour amant. »

---

(1) Voir année 1780.

(2) Bartolomea Camerani, Ferrarais, comédien, se distingua dans diverses pièces de Goldoni aux théâtres de S. Luc et de S. Jean Chrysostome en 1762, et ensuite à Paris, où il acquit réputation et richesse. En 1782, il vivait heureux dans cette capitale, ayant épousé une veuve pourvue d'une belle fortune.

(3) Voir lettre du 9 août 1786.

(4) Antonio Sacco, célèbre Truffaldin.

(5) Angela Sacco épousa Giovanni Vitalba et se distingua par son talent dans la troupe de son père Antonio Sacco (*Lettere*, p. 223).

..... Mai. Lettre de Schlick, secrétaire de France à Venise au comte de Vergennes :

« La semaine dernière il est parvenu aux Inquisiteurs d'État une lettre anonyme qui porte que le 25 de ce mois un tremblement de terre plus terrible que celui de Messine détruira Venise de fond en comble. Cette lettre a répandu ici une terreur panique. Plusieurs patriciens se sont éloignés de cette capitale et leur exemple en entraînera d'autres. L'auteur de la lettre anonyme... est un certain Casanova, qui l'a écrite de Vienne et a trouvé le moyen de la glisser dans le paquet même de l'ambassadeur (1). »

Au bout de quatre mois Casanova était de nouveau en route pour l'Italie. Il s'arrêta une semaine à Udine et arriva le 16 juin à Venise; il se fit conduire chez lui; sans même descendre de barque, il salua son amie Francesca Buschini et repartit de suite. Il quitte Mestre le mardi 24 juin; est à Bassano le même jour à midi; dîne chez F. Zanuzzi, fameux comédien pensionné du théâtre italien de Paris; le 25, il part de Bassano en poste et arrive le soir à Borgo di Valsugano (2).

Le 29 juin, Casanova écrit d'Augsbourg; s'est arrêté à Inspruck pour aller au théâtre, où il s'est entretenu avec la duchesse de Parme; voyage quarante-huit heures sans discontinuer; est en parfaite santé (3); est arrivé à Francfort en quarante-deux heures; a fait dix-huit postes sans s'arrêter.

---

(1) Ed. Maynial, *Casanova et son temps*. Paris, 1911, p. 198.

(2) Lettre de F. Buschini, du 27 juin, à Monsieur Casanova de Seingalt en poste restante, à Augsbourg.

(3) Lettre de la même, du 11 juillet, à Monsieur Casanova de Seingalt, en poste restante à Spa.

Dans ces deux lettres, Francesca annonce avoir donné commission au Juif Abraham de vendre l'habit de satin et la culotte de velours de Casanova; mais on ne pourra en retirer plus de 50 lires, parce qu'il y a des taches. Abraham faisait observer qu'une fois déjà cet habit lui avait été remis en gage par Casanova pour 3 sequins.

Écrit le 14 à Francesca; il lui enverra, « si Dieu le veut », 3 sequins pour le jour de la San Giacomo (1).

Écrit d'Aix-la-Chapelle le 16 juillet. Il a rencontré dans cette ville la Cattina, femme de ce Pocchini dont il est plusieurs fois question dans ses *Mémoires* (t. I, p. 394 [1744]; IV, p. 258 [1760]; VII, p. 1 [1763], 295 [1766] et 310 [1767]). Pocchini est malade et dans une misère noire. Casanova, se rappelant les tours pendables que lui a joués ce coquin, refuse à la Cattina un écu qu'elle demandait en pleurant, lui rit au nez et lui dit : « Adieu, je vous souhaite une belle mort. »

A Mayence, Casanova s'embarque sur le Rhin en compagnie du marquis Durazzo (ancien ambassadeur d'Autriche à Venise); excellent voyage; en deux jours est arrivé à Cologne; santé de fer; dort très bien, mange comme un loup une seule fois par jour; cependant, dans deux lettres postérieures à celle du 16 juillet, il se plaint d'avoir peu d'appétit et pas de sommeil; il écrit de Spa le 30 juillet à Francesca; dans sa lettre était insérée une « monnaie d'or ». Tout est cher à Spa; sa chambre lui coûte 8 livres par jour, et tout le reste est à proportion (2).

Le 6 septembre Francesca écrit :

« Avec grand plaisir je réponds aux trois chères lettres que vous m'avez écrites de Spa, la première du 6 août, par laquelle j'ai compris que votre départ avait été retardé de quelques jours dans l'attente d'une personne qui devait arriver dans cette ville. Je suis heureuse que l'appétit vous soit revenu, parce que pour vous, la bonne chère est votre plus grand plaisir... Dans votre seconde lettre que vous m'avez écrite de Spa le 16 août je vois avec peine que vos affaires ne vont

---

(1) Lettre de F. Buschini, du 16 juillet, à Monsieur Casanova de Seingalt, en poste restante à Spa.

(2) De F. Buschini, 15 août 1783, à Monsieur Casanova de Seingalt, en poste restante à Bruxelles.

pas comme vous le désirez. Mais consolez-vous, cher ami, après tant de maux viendra le bonheur; au moins je l'espère moi aussi; car vous pouvez vous imaginer dans quel besoin je me trouve, moi et toute ma famille... Je n'ai pas de travail, parce que je n'ai le courage d'en demander à personne. Ma mère gagne si peu d'argent que cela ne suffit même pas pour payer le fil d'or avec la petite croix que vous savez que j'aime tant. La nécessité me l'a fait vendre.

» ..... J'ai reçu votre dernière lettre écrite de Spa le 20 août, avec une autre lettre pour S. E. le procurateur Morosini (1); vous me chargiez de la lui porter moi-même; dimanche, dernier jour d'août, je ne manquai pas d'y aller à quinze heures exactement. A peine arrivée, j'ai parlé au domestique... Il m'a fait tout de suite entrer; mais, mon cher ami, je regrette d'avoir à vous transmettre une mauvaise ambassade. A peine lui avais-je remis la lettre, avant même de l'ouvrir, il m'a dit : « J'apprends toujours des choses de Casanova qui me font de » la peine. » Après avoir lu un peu plus d'une page, il reprend : « Je ne sais que faire ! » Je lui dis que le 6 de ce mois j'étais chargée de vous écrire à Paris et que s'il voulait me faire l'honneur de me confier sa réponse, je la mettrais dans ma lettre. Devinez ce qu'il m'a répondu ! J'en ai été bien surprise ! Il m'a dit que je vous souhaite bien du bonheur, mais qu'il ne vous écrirait plus. Il n'a rien ajouté. Je lui baisai les mains et m'en allai. Il ne m'a pas même donné un sou. C'est tout ce qu'il m'a dit... S. E. Pietro Zaguri a envoyé chez moi pour demander si je savais où vous étiez, parce qu'il a écrit deux lettres à Spa et n'a pas reçu de réponse... (2).»

---

(1) Francesco II Lorenzo Morosini (1714-1793), ambassadeur à Paris de 1748 à 1751. Voir *Mémoires*, II, p. 331, 332, 336, 344 (1750). Procurateur de S. Marc le 22 juillet 1755. S'employa activement pour obtenir des Inquisiteurs la grâce de Casanova (*Mémoires*, VIII, p. 385, 386). A la page 54, note 1, de son ouvrage, G. Capon donne de curieux détails sur la vie privée de cet ambassadeur pendant son séjour à Paris.

(2) De F. Buschini, 6 septembre 1783. A Monsieur Jacques Casanova, chez M. Cazanova, peintre du Roi, au Louvre, Paris.

Le 6 septembre Casanova écrit d'Anvers à un de ses bons amis, l'abbé Eusebio della Lena, et lui raconte qu'à Spa une dame anglaise qui avait la rage de parler latin veut le soumettre à des épreuves qu'il juge inutile de préciser. Il refusa toutes ses propositions, disant même qu'il ne les fera jamais connaître à quiconque; mais il ne croit pas devoir refuser aussi « un ordre sur son banquier de 25 guinées (1) ».

Casanova écrit de Bruxelles le 9 septembre; il suspendra sa correspondance jusqu'à ce qu'il ait de l'argent à envoyer à Francesca; autre lettre le 12, dans laquelle était incluse une lettre de change de 150 lires sur le banquier Corrado; il contait qu'il s'était enivré « parce que sa réputation l'avait voulu ainsi ». « Cela m'a beaucoup étonnée, répond Francesca, car je ne vous ai jamais vu ivre ni même allumé (2). »

Dans la nuit du 18 au 19 septembre, Casanova arrive à Paris (3).

Le 30 il écrit qu'il a été bien reçu par sa belle-sœur et par son frère (4), qu'il rédige un journal; presque toutes ses connaissances sont parties pour l'autre monde; il faut maintenant en faire de nouvelles; c'est difficile parce qu'il ne plaît plus aux femmes. Dans sa réponse (5) la pauvre Francesca décrit la détresse noire où elle se trouve.

« ..... Apprenez, dit-elle, mon cher ami, que tous mes draps

---

(1) Lettre publiée pour la première fois dans la *Biografia di illustri italiani*. Venise, t. II, 1835. Charles Samaran, p. 420, note 3.

(2) De Fr. Buschini des 20 et 27 septembre 1883. A Monsieur Casanova de Saint Galt chez Monsieur de Casanova, peintre du Roi au Louvre.

(3) Billet de Casanova à son frère François. Archives de Dux. (Ch. Samaran, p. 420, note 4).

(4) Francesco Casanova, le peintre, et sa seconde femme, Jeanne Catherine de la Chaux, de Bruxelles, qu'il avait épousée à Paris en 1775, qu'il abandonna en 1783, et qui mourut en 1808. A. R. *Lettere*, p. 170.

(5) Du 18 octobre 1783. A Monsieur Jacques Casanova, chez M. de Casanova, peintre du Roi au Louvre, Paris.

d'hiver sont engagés au *ghetto;* maintenant le froid commence et je ne sais que me mettre sur le dos; je n'ai rien même pour aller à la messe; ma robe de satin vert, ma capote de satin noir avec les broderies d'or, et ma petite capote d'écarlate, tout cela est engagé pour quarante lires...

» ..... Vous savez que j'ai toujours aimé à être proprement mise, et maintenant, au lieu de me faire mes toilettes, il faut que je les vende. Cela me fait beaucoup de peine. Je n'ai pas de travail. Ma mère ne décolère pas parce qu'elle n'a pas d'argent. Je me recommande à vous, mon cher ami, quand vous pourrez me venir en aide...

» ..... Le grand événement c'est la mort de Pocchini (1). »

Casanova écrit le 14 octobre. Est en bonne santé; il dit que Paris est un paradis et qu'il lui semble avoir vingt ans de moins (2).

Suivent quatre autres lettres : dans la première, datée de Paris le jour de la Saint-Martin, Casanova dit à Francesca de ne pas lui répondre, car il ne sait pas s'il prolongera son séjour ni où il s'arrêtera. Ne trouvant pas la fortune à Paris, il va, dit-il, la chercher ailleurs (3).

Il a envoyé, le 23, 150 lires à Francesca, « un véritable baume », dit la pauvre fille, toujours à court d'argent (4).

Entre temps, Casanova était allé passer huit jours à Fontainebleau; il y fit la connaissance « d'un charmant jeune homme de vingt-cinq ans », fils de la belle O'morphi, ancienne

---

(1) C'est également en 1783 que mourut, misérable, à Venise le P. Balbi, compagnon de fuite de Casanova (*La Fuga*, p. 98, note 6, et *Mémoires*, III, p. 343, 344 [1756]).

(2) De Fr. Buschini, 1er novembre 1783, à Monsieur Jacques Casanova, chez M. de Casanova, peintre du Roi, au Louvre, Paris.

(3) Il médita un voyage à Madagascar et jeta sur le papier les plans d'un grand canal de Narbonne à Bayonne (Archives de Dux; Ch. Samaran, p. 422).

(4) De Fr. B..., 13 décembre 1783. A Monsieur Jacques Casanova, en poste restante, à Vienne.

pensionnaire du Parc aux Cerfs ([1]). Autre rencontre dans la même ville : celle du fils Lebel, qui, en réalité, était le fils de Casanova ([2]).

« Peu de jours après la mort de d'Alembert » (29 octobre), par conséquent au commencement de novembre ([3]), Casanova assiste, au vieux Louvre, à une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. « Étant, dit-il, assis à côté du savant Franklin, je fus un peu surpris d'entendre Condorcet lui demander s'il croyoit qu'on parviendroit à donner plusieurs autres directions au ballon *aérostatique.* Voici sa réponse : « *La chose est encore dans son enfance ; ainsi il faut* » *attendre.* » J'en fus surpris. Il n'est pas vraisemblable que le grand physicien ignorât qu'il était impossible de donner à la machine autre direction que la dépendante en droiture du vent qui soufflait ; mais ces gens-là *nil tam verentur quam ne dubitare aliqua de re videantur.* Mais Franklin n'auroit pas répondu ainsi à un François interrogateur dans une société d'Anglois ([4]). »

Le 13 novembre ([5]), Casanova quitte Paris en compagnie de son frère. Il y était venu pour la troisième fois « avec l'intention de s'y établir, mais, explique-t-il, mon frère, qui y demeurait depuis vingt-six ans, me fit oublier mes intérêts pour les siens. Je l'ai délivré des mains de sa femme et je l'ai mené à Vienne, où le prince de Kaundtz sut l'engager à s'y établir ([6])... »

« Aujourd'hui (1797 ou 1798), je sens que j'ai vu Paris et la France pour la dernière fois. L'effervescence popu-

---

([1]) *Mémoires,* II, p. 378 (1752).
([2]) *Mémoires,* V, p. 460 (1762).
([3]) Séance du 22 novembre. Ch. Samaran, p. 423.
([4]) A Leonard Snetlage, Jacques Casanova, s. l., 1797, p. 35.
([5]) *Lettere,* p. 147.
([6]) *Précis de ma vie.* Voir 17 novembre 1797.

laire m'a dégoûté et je suis trop vieux pour en espérer la fin (¹). »

Le 29 novembre, Casanova écrit de Francfort qu'un postillon ivre l'a fait verser et que dans la chute il s'est luxé l'épaule gauche, mais qu'un brave rebouteux l'a remise en place. Le 1er décembre, il annonce à Francesca qu'il est guéri, qu'il a pris médecine et s'est fait tirer du sang. Il enverra d'ici à un mois 8 sequins pour payer le loyer (²).

Casanova était de retour à Vienne vers le 7 décembre (³). Le 15, il envoie une lettre de change de 8 sequins et 2 lires à Francesca sur le marquis Serpos (marchand arménien). Difficultés opposées par Serpos pour le payement. « Quand j'ai eu l'argent, dit Francesca, j'ai pris 96 lires pour le loyer, ce qui fait 12 ducats d'argent; j'ai envoyé chercher le *fattor* pour lui donner l'argent et faire renouveler le bail...

» ..... Je vois par votre bonne lettre que vous allez à Dresde et ensuite à Berlin et que vous serez de retour à Vienne le 10 janvier... Je suis étonnée, mon cher ami, des grands voyages que vous faites par ces grands froids, mais d'ailleurs vous êtes un grand homme, puisque vous êtes plein de cœur, d'esprit et de courage; vous voyagez par ce froid terrible comme si de rien n'était...

» ..... En fait de nouvelles à Venise, je n'en connais guère... Je sais seulement qu'on annonce une machine qui doit venir prochainement à Venise et qui est faite pour aller à travers les airs dans n'importe quel pays (⁴)... »

9 janvier. Casanova écrit de Dessau à son frère Giovanni pour lui proposer de faire la paix : démarche demeurée sans

---

(1) *Mémoires*, II, p. 354 (1751).
(2) De Fr. B..., 13 décembre 1783. A Monsieur Jacques Casanova, en poste restante, à Vienne.
(3) *Ibid.*
(4) De Francesca Buschini, mercredi, dernier jour de l'année 1783, à Monsieur Jacques Casanova, en poste restante, à Vienne. (C'est en 1783 qu'eurent lieu les premières ascensions en ballon.)

résultat. Voir ci-après la lettre de Fr. Buschini du 28 février et celle de Casanova du 6 mai 1793.

Le 14 janvier 1784, Francesca Buschini lui écrit : « Je réponds promptement à votre bonne lettre que vous m'avez écrite de Vienne (?) le 29 décembre; j'ai vu que mes lettres que je vous avais écrites à Vienne vous ont été renvoyées à Dresde. Je vois que cela vous a fait de la peine d'apprendre par une de mes lettres que je n'allais pas bien. Pour le moment je ne vais pas trop mal.

» ..... Je vous remercie du bon conseil que vous m'avez donné de tenir la fenêtre de ma chambre fermée ; mais, croyez-moi, la fièvre ne m'est pas venue pour avoir laissé ma fenêtre ouverte, car maintenant qu'il fait froid je la ferme presque toujours. Vous vous moquez de moi, mon cher ami, quand vous me dites qu'aussitôt que j'eus appris la mort de la femme du maître d'escrime, j'aurais dû fermer la fenêtre pour empêcher la fièvre d'entrer et de me sauter dessus...

» ..... Je suis heureuse que vous vous portiez bien et je souhaite que vous alliez aussi bien de la bourse...

» ..... Vous faites bien de vous emmitoufler, car le froid est terrible. Je vous souhaite bon voyage et un heureux retour à Vienne [1]. »

Dans une nouvelle lettre datée du 7 février, Francesca écrit : « Vous me dites que la ville d'où vous m'avez écrit est Prague... et qu'il y fait un froid maudit, mais qu'on y mange à très bon marché d'excellents faisans [2]... »

27 février. Décès du fameux comte de Saint-Germain à Eckernförde (Slesvig) (Ed. Maynial, p. 63 et 64).

Pour les relations de Casanova avec son rival *de premier plan* dans la carrière d'aventurier, voir *Mémoires*, III, p. 477

---

[1] A Monsieur Jacques Casanova, en poste restante, à Vienne. — Casanova était à Prague le 27 janvier 1784 (*Lettere*, p. 148).

[2] *Ibid.*

et 479 (1757); IV, p. 47 à 49 et 77 (1758), 161 (1759); V, p. 366 (1761); VII, p. 71 (1764), et Ed. Maynial, p. 15 à 68.

De Francesca, 28 février :

« J'ai reçu votre bonne lettre que vous m'avez écrite le 16 février de Vienne; cela m'a fait bien plaisir parce que j'étais désireuse de connaître votre état de santé et de savoir si vous étiez revenu à Vienne... J'ai vu que votre voyage avait duré soixante-deux jours (1) et que vous aviez fait de grandes choses en vous moquant du froid qui sévissait. Vous dites que vous êtes tombé bien des fois la nuit, mais que vous ne vous êtes pas fait mal...

» J'ai vu avec plaisir que vous avez envoyé promener votre très cher frère Zanetto (Giovanni)...

» ..... Je suis heureuse que votre santé soit devenue parfaite, que vous soyez mieux en chair, et j'en suis encore plus heureuse parce que vous dites que c'est l'effet du contentement de votre esprit, qui n'est plus tourmenté. Je suis bien contente que rien ne vous manque pour vos besoins... J'ai grand plaisir à vous savoir dans la compagnie de votre frère (Francesco). Je souhaite qu'au mois de mai vous ayiez de l'argent pour venir à Venise, car je serais bien heureuse de vous revoir... Je vous remercie de m'annoncer que le mois prochain vous m'enverrez de l'argent pour payer mon loyer... »

Février. Casanova entre au service de M. Foscarini, ambassadeur à Venise, « pour lui écrire la dépêche » (2).

De Francesca Buschini, 10 mars.

« Ami très cher. Je réponds en hâte à votre bonne lettre du 28 frévrier, que j'ai reçue dimanche... Je vous remercie

(1) Ce voyage de soixante-deux jours se place entre les deux lettres écrites de Vienne par Casanova les 15 décembre 1783 et 16 février 1784. La lettre du 29 décembre citée par F. B... dans sa réponse du 14 janvier ne peut par conséquent avoir été expédiée de Vienne.

(2) *Précis de ma vie.*

de votre bon cœur qui vous fait dire que vous m'aimez et que quand vous aurez de l'argent vous m'en enverrez... que pour le moment vous êtes à sec comme une salamandre; je ne sais pas ce que c'est que cette bête. Mais moi certainement je suis plus qu'à sec d'argent, je suis toute consumée du besoin d'en avoir... Je vois que vous vous êtes bien amusé ce carnaval et que vous avez été quatre fois au bal masqué, où il y avait deux cents dames, que vous avez dansé menuets et contredanses au grand étonnement de l'ambassadeur Foscarini, qui disait à tout le monde que vous aviez soixante ans, tandis qu'en réalité vous n'avez pas encore atteint la soixantaine. Vous avez dû bien rire de cela, et dire qu'il fallait qu'il fût aveugle pour avoir une semblable idée. J'ai vu que vous avez assisté à un grand dîner chez ce même ambassadeur avec votre frère (1)...

« ..... Vous dites que vous avez lu mes lettres à votre frère et qu'il me salue. Faites-lui bien mes compliments et remerciez-le. Vous me dites de vous renseigner et si, en admettant qu'il vienne à Venise avec vous, il pourra loger avec vous dans votre maison. Dites-lui que oui, parce que les poules sont toujours au grenier; il n'y a pas de saletés de poules; quant aux chiens, on veillera à ce qu'ils ne fassent pas de saletés. Pour les meubles de l'appartement, ils sont presque tous en place; il manque seulement une armoire et ce petit lit que vous aviez acheté pour votre neveu, et le miroir; quant au reste, tout est comme vous l'avez laissé... »

13 mars. Du comte de Lamberg à Casanova. « Je connais M. le C. de Waldstein (2) pour l'avoir entendu prôner par des

(1) C'est sans doute, écrit M. Rava (*Lettere*, p. 188, note 2), le fameux dîner pendant lequel... Casanova fut présenté au comte de Waldstein. MM. Khol et Otto Pick prétendent au contraire que la présentation eut lieu à Paris au printemps de 1783 (*Corresp. de Casanova avec J. F. Opitz*. Leipsig, 1913, t. II, p. 108). (En 1783, c'est possible (cf. *Mémoires*, VIII, p. 466), mais pas au printemps.)

(2) Le seigneur de Dux, Joseph-Charles-Emmanuel de Waldstein-Wartenberg, chambellan de Sa Majesté Impériale et Royale, écuyer

connaisseurs dignes de se complaire à des qualités transcendantes en plus d'un genre, et particulières au comte; je vous félicite d'avoir un Mécène comme lui, *et je le félicite au reversis d'avoir fait choix d'un homme comme vous.* » (*Lettere*, p. 148).

Réponse de F. Buschini du 20 mars à une lettre de Casanova du 10 :

« Je vois qu'en ce moment vous imprimez un livre de vous; vous dites que vous m'enverrez deux cents exemplaires que je vendrai 30 sous chaque; que vous préviendrez Zaguri et qu'il avertira ceux qui en voudraient de le venir chercher chez moi... »

Il s'agissait de la *Lettre historico-critique sur un fait connu dépendant d'une cause peu connue adressée au duc de ****, 1784 (*Lettere*, p. 191).

(Une note du volume de M. Ch. Samaran, p. 424, donne lieu de penser que cet écrit n'est autre, sous un titre différent, que la lettre ci-après, publiée dans *la Vogue*, 6-13 décembre 1886.)

Lettre d'Eupolème [1] au prince B. de H. D. R... pour servir d'explication à un article du supplément

---

tranchant du royaume de Bohême et descendant du grand Wallenstein, était l'aîné de onze enfants d'Emmanuel Philibert, comte de Waldstein, et de Marie-Thérèse, princesse de Liechtenstein. Très personnel et très volontaire dès sa jeunesse, désordonné dans ses affaires, joueur imprudent, il n'était pas encore devenu à trente ans un homme raisonnable. Sa mère, qui avait été heureuse à Dux et qui, vivant maintenant à Vienne se désolait que son fils, « avec sa belle âme », ne sût pas se détacher d'occupations « si peu analogues, écrivait-elle dans un français hésitant, aussi à son esprit qu'à sa naissance » (Ch. Samaran, p. 425, 426).

[1] Eupoléme Pantaxenos, capitaine de Sucotirs athlète quinquertion tresolimpiaque dans le Pentlatle, grand juge Elenodicien. Nom et dignité de Casanova dans la Société des Arcadiens de Rome (*Corresp. Casanova-Opiz*, t. I, p. 20, et t. II, p. 139).

de la *Gazette de Leyde*, nº VI, 1784. Hambourg (Vienne), 1784.

Epigraphe :

Unus utrique
Error sed variis illudit partibus.

Monseigneur,

« Une résolution de Leurs Hautes Puissances les États généraux des Provinces-Unies que j'ai lue dans la *Gazette de Leide*, nº VI, en débutant par ordonner des hostilités sur mer contre tous les navigateurs vénitiens, est le sujet de ma longue lettre.

» L'origine de cette *Insurgence* (2) est surprenante. C'est un démêlé que les penseurs politiques prennent pour une plaisanterie, ou tout au plus pour un masque. Si c'est une plaisanterie, j'ai tort d'en être la dupe, mais si c'est un masque, V. A. m'excusera.

» Je suis d'un pays où on les respecte beaucoup et où lorsqu'ils sont inconnus à tout le monde on les fait suivre. Si cette affaire n'est enfin qu'une comédie, cette lettre peut vous servir d'argument de la pièce. Votre Altesse verra qu'elle en a grand besoin.

» Un jeune soi-disant comte Zannovich (2), natif de Budua, aux confins de l'Albanie vénitienne, hardi, étourdi, éloquent, libertin, prodigue, caressant, insinuant, menteur, doué d'une mémoire prodigieuse, possédant enfin toutes les qualités néces-

(1) Expression à la mode depuis l'insurrection des États-Unis contre l'Angleterre (1773-1783).

(2) Voir au tome VIII des *Mémoires*, p. 289 à 296, le récit de l'escroquerie de 300,000 francs dont un jeune Anglais, lord Lincoln, fut victime en 1771 à Florence de la part de cet aigrefin et de ses acolytes, escroquerie qui motiva leur brusque expulsion de la Toscane. Casanova, suspecté de connivence, fut englobé dans la mesure, malgré ses protestations indignées (*ibid.*, p. 296 à 299). Cette aventure trouve son épilogue dans les nouveaux exploits que relate la lettre ci-dessus.

saires à un grand fripon, se présenta l'année 1777 aux sieurs Chomel et Jordan, négociants d'Amsterdam, avec une lettre de recommandation des négociants de Lyon, Grenier, Arlès et Compagnie, qui l'annonçaient pour comte Chiud de Zannovich, noble Vénitien, et lui donnaient par conséquent le titre d'Excellence (s'ils avaient su la vérité, ils auraient pu lui écrire que c'était le fils d'un pauvre gentilhomme albanais qui, très heureux, gagna beaucoup d'argent à Venise).

» Les négociants Chomel et Jordan, séduits par les manières engageantes de ce fourbe, devinrent en peu de temps ses amis intimes et ne firent aucune difficulté de lui avancer en argent comptant et en diamants la somme de 27,000 florins (1). Il leur avait donné un billet de Milord Lincoln de 3,500 sequins, paiables en trois ans, 9 à 10,000 piastres en lettres de change sur Gênes, et les assurances les plus positives en belles paroles qu'un de ses vaisseaux chargés de vin, qu'il laisserait à leur disposition, devait de jour en jour entrer dans le Texel. Le billet du lord fut renvoyé de Londres déclaré faux, les lettres de change de Gênes furent protestées, et le navire chargé de vin n'arrivait jamais. Il ne fut pas difficile à Son Excellence Comte Chiud de persuader les marchands, ses chers amis, qu'en allant lui-même sur les lieux, il accommoderait tout. Ils furent de son avis, lui donnèrent des lettres de recommandation, le suppliant de leur continuer sa protection, et le laissèrent partir. Ils ne le revirent plus, mais ils reçurent de lui plusieurs lettres, excellentes pour les amuser.

» Le drôle était à Naples; par ses artifices, il avait su s'insinuer dans l'estime et dans l'amitié de M. Cavalli, qui était alors résident de la République de Venise à cette cour. Il présenta à ce ministre un homme auquel il donna le nom de Nicolo Peovich, en l'assurant qu'il était le chef d'une maison ainsi nommée, riche, florissante et, sans contredit, la plus forte de toutes les maisons de commerce existantes dans toute

(1) Le florin de Hollande valait 20 sols (Dutens, *Itinéraire*).

la Dalmatie. Il fit voir à l'honête (*sic*) résident que cette maison était en état de faire avec la Hollande le commerce le plus avantageux si on pouvait lui procurer une correspondance avec quelque bon comptoir d'Amsterdam. Il suggéra la maison Chomel et Jordan, que M. Cavalli ne connaissait pas, mais qui aurait tout de même la plus grande considération pour la maison Peovich, la voyant recommandée par lui.

» Ce résident, de bonne foi, n'eut pas de difficultés à recommander aux négociants d'Amsterdam la maison fille de ce génie créateur. Il leur en fit l'éloge, il eut la faiblesse de leur dire qu'il la connaissait et il les assura qu'ils pouvaient avoir en elle toute la confiance, *conformément à son mérite*. C'est ainsi qu'il donna dans le panneau... Cette scène est de l'année 1774.

» Les négociants Chomel et Jordan, charmés d'avoir la recommandation d'un ministre de la République de Venise, commencèrent à traiter avec cette maison imaginaire que l'intrigant Zannovich leur faisait paraître réelle, faisant jouer le personnage de Nicolo Peovich à son propre frère. La première opération de ce soi-disant Nicolo Peovich, qui lui gagna toute la confiance de la maison d'Amsterdam, fut de prendre sur lui la dette de Zannovich, qui lui avait fait écrire qu'il était allé se retirer dans l'Istrie pour mettre ordre à ses affaires et se réconcilier avec son père. Admirateurs de la probité de leur ancien ami, qui s'était acquitté de 27,000 florins qu'il leur devait avec une si belle exactitude, ils lui firent une quittance générale et depuis ce moment ils devinrent indifférents sur son sort. Ils commencèrent à s'occuper très sérieusement de la maison Peovich. Elle devint l'objet de la plus grande partie de leurs spéculations.

» Ils attendaient la *Minerve*, gros navire soi-disant appartenant à ce *phantôme*, avec une très riche cargaison et ils avaient déjà assuré pour son compte la somme de 150,000 florins; la *Minerve*, que Zannovich avait retirée du néant pour la replonger moyennant un naufrage, dut subir sa destinée, et la banque d'assurances devait être sommée de débourser

les 150,000 florins qu'elle avait assurés. Et il faut rendre justice au zèle et à l'activité de MM. Chomel et Jordan qu'ils se donnèrent toutes les peines du monde pour recouvrer cette somme, mais les assurances, indociles, ne se laissèrent jamais persuader...

» On parvint enfin à perdre tout espoir de prouver que le vaisseau en question avant que de périr avait existé, et au commencement de l'année 1779 les sieurs Chomel et Jordan virent disparaître la maison de Nicolo Peovich aussi qui, dans sa courte durée, ne leur a coûté que 6,000 florins qui, avec la somme de 27,000, forment les 33,000 qu'ils s'avisèrent alors de demander à M. Cavalli, qui était alors résident à Milan... »

Continuant son exposé, Casanova entre dans de grands détails sur la suite de cette incroyable mystification. Sur le refus de M. Cavalli de satisfaire à la mise en demeure des négociants d'Amsterdam, le gouvernement hollandais, prenant fait et cause pour ses sujets, porta leur réclamation devant le Sénat de Venise comme responsable du préjudice engendré par la recommandation de son agent. Mais le Sénat déclara, par décret du 15 août 1777, que M. Cavalli avait agi en son propre et privé nom, et qu'il était loisible à la partie lésée de l'attaquer devant le magistrat civil.

Casanova s'évertue dans sa lettre à démontrer le bien fondé de cette décision, en quoi il se tient évidemment dans son rôle de fonctionnaire de l'ambassade de Venise à Vienne.

Il ne semble pas que les hostilités annoncées par la *Gazette de Leyde* aient été mises à exécution ; du moins l'histoire n'en fait pas mention, et il est probable que MM. Chomel et Jordan en auront été pour leurs 33,000 florins.

Quant à Zannovich et à son frère, le décret précité du Sénat prononçait leur bannissement perpétuel de tous les états de la République.

Réponse de F. Buschini du 3 avril à une lettre de Casanova du 20 mars :

« Je vois avec plaisir que vous êtes allé vous amuser en compagnie de deux dames et que vous avez fait cinq postes pour voir l'empereur [Joseph II, qui revenait d'Italie]... Vous me dites que votre fortune consiste en un sequin... Je souhaite qu'on vous ait permis d'imprimer votre livre, que vous m'envoyiez les deux cents exemplaires, et enfin que je trouve moyen de les vendre... »

Réponse de F. Buschini du 14 avril à une lettre de Casanova du 31 mars :

« Vous dites qu'un homme sans argent est l'image de la mort, qui est une bien vilaïne bête. J'ai appris avec regret qu'il serait bien difficile que je vous voie pour la prochaine fête de l'Ascension... Qu'avant de mourir vous espérez me voir encore une fois...

» ..... Vous m'avez fait rire en me racontant qu'à Vienne on fait un ballon qui ira dans l'air avec six personnes et qu'il pourrait se faire que vous y montiez aussi (1). »

Réponse de F. Buschini du 28 avril à une lettre de Casanova du 17 :

« Je vois à mon très vif regret que vous étiez au lit avec votre mal habituel (2). Mais j'ai aussi bien du plaisir à savoir que vous allez mieux. Vous ferez très bien d'aller prendre les bains...

» ..... J'ai été découragée en voyant que vous ne viendrez pas à Venise parce que vous n'avez pas d'argent...

» *P. S.* Précisément en ce moment m'arrive une bonne lettre avec, incluse, la lettre de change, que je vais faire en sorte de me faire payer... »

---

(1) Johann Georg Stuwer construisit à Vienne le premier ballon avec lequel il s'enleva le 6 juillet 1784 (*Lettere*, p. 195).

(2) Les hémorroïdes (*Mémoires*, III, p. 206).

21 avril. Du comte de Lamberg à Casanova. « C'est donc un crâne que votre comte de Waldstein; il faut le trépaner, ne vous brouillez pas avec lui, *de prodigis nil nisi bene ;* trouvez-vous au point de son délire et jouez avec lui à pair ou non... Du galon on n'en saurait trop prendre. » (*Lettere*, p. 149.)

Réponse de F. Buschini du 5 mai à une lettre de Casanova du 24 avril :

« Je suis allée chez M. Francesco Manenti, à S. Polo di Campo, avec ma lettre de change, et tout de suite on m'a remis dix-huit pièces de 10 lires chacune... Je me figure que vous vous moquez de moi en me disant que vous voulez monter sérieusement en ballon, et que si le vent est favorable vous irez par air jusqu'à Trieste, et ensuite de Trieste à Venise. »

Réponse de F. Buschini du 19 mai à une lettre de Casanova du 8 :

« ..... Je vois à mon grand regret que vous allez assez mal de santé et encore moins bien d'argent... Vous dites que vous voudriez 20 sequins et que vous n'avez que 20 *trari*... Je souhaite que votre livre soit imprimé... »

Réponse de F. Buschini du 29 mai à une lettre de Casanova du 19 :

« ..... J'apprends avec plaisir que vous êtes en train de prendre des bains (1) ; mais je regrette que ce traitement vous affaiblisse et vous attriste. Ce qui me rassure, c'est que ni l'appétit ni le sommeil ne vous manquent... Je ne veux plus vous entendre dire que vous êtes dégoûté de tout et que vous n'aimez plus la vie... Je vois que pour vous en ce moment la fortune est endormie... Je ne suis pas étonnée que dans cette ville où vous êtes tout soit aussi cher, car à Venise aussi on jouit d'une belle cherté, et tout est hors de prix. »

(1) A Baden, probablement, station balnéaire très fréquentée par la société viennoise (*Lettere*, p. 202).

Réponse de F. Buschini du 12 juin à une lettre de Casanova du 2 :

« Je ne pourrais vous exprimer ni vous ne pouvez vous figurer la douleur que j'ai éprouvée en voyant... que vous ne vouliez plus vous occuper de moi...

» ..... Je vous ai caché que j'avais été avec cette dame qui habitait chez nous avec son compère, caissier de l'Académie des *Mongolfiéristes* (1), bien que je sois allée à cette Académie avec prudence et dignité, je n'ai pas voulu vous écrire, de peur que vous ne me grondiez ; c'est la seule raison, et dorénavant soyez certain de ma sincérité et de ma franchise...

» Je vous prie de m'excuser maintenant si je vous écris une chose que je ne vous ai jamais écrite, par crainte que vous vous fâchiez contre moi parce que je ne vous l'ai pas dite. Apprenez donc que vos livres qui étaient à l'entresol, nous les avons vendus il y a quatre mois à un libraire pour la somme de 50 lires, alors que nous étions dans un pressant besoin. C'est ma mère qui a fait cela... »

De Francesca Buschini, 26 juin 1784, à Monsieur Jacques Casanova, en poste restante à Vienne.

« ..... Mme Zénobia (de Monti)... m'a demandé si j'aurais plaisir en sa compagnie ; certain que vous auriez consenti, je l'ai laissée libre de venir habiter avec moi... Elle a de la sympathie pour moi et m'a toujours aimée... »

De Francesca Buschini, 7 juillet 1784, à Monsieur Jacques Casanova, en poste restante à Vienne.

« ..... Pour le loyer de votre chambre Mme Zénobia nous donne 8 lires par mois et 5 lires pour que nous lui fassions cuire ses repas... »

---

(1) C'est Zaguri, dans une lettre du 11 mai 1784, qui écrivit à Casanova qu'il avait rencontré la Buschini dans un casino dit des *Mongolfieri* (*Lettere*, p. 205).

1785

Casanova rencontre inopinément à Vienne son ancien secrétaire Costa (*Mémoires*, V, p. 80 (1760), 314 et 387 (1761); VIII, p. 218 (1771) et 507 (1785).

12 mars. De Zaguri à Casanova. « ..... Dans deux mois au plus tard tout sera décidé. J'en suis très heureux. »

M. Rava (*Lettere*, p. 149) pense que cette phrase fait allusion aux espérances que nourrissait Casanova de se placer chez le comte de Waldstein.

En corrigeant en 1797 le chapitre III des *Mémoires* (t. I, p. 58), écrit M. Rava (*Lettere*, p. 232), Casanova faisait cette curieuse confession :

« Il y a douze ans que, sans mon génie tutélaire, j'aurais épousé à Vienne une jeune étourdie dont j'étais amoureux... »

Sans être parvenu à une identification précise, je crois avoir trouvé des documents intéressants sur cette jeune fille... [et] pouvoir affirmer que c'est à cette femme que sont dédiés ces vers de *Giacomo Casanova amoureux à C.M.* que j'ai trouvés à Dux en double exemplaire, en italien et en français; je citerai seulement la version française, la meilleure :

Quand tu me vois, Catton, te peindre mon amour,
Te le prouver par mes tendres caresses,
Ressentir du plaisir les plus vives détresses,
Brûler, frissonner tour à tour,
Te serrer dans mes bras, t'arroser de mes larmes,
Donner mille baisers à chacun de tes charmes,
Vouloir en même temps toucher tous tes appas,
Être jaloux de ceux dont je ne jouis pas,
Abandonner dans mon fougueux désir.

Quitter encore ceux-là pour ceux que j'ai quittés,
Posséder tout et vouloir davantage,
Enfin anéanti par tant de voluptés
Ne plus trouver d'autre langage
Pour t'exprimer tout l'excès de mes feux
Que des soupirs tumultueux;
Alors tu crois, Catton, lire au fond de mon âme,
Tu crois y découvrir tout l'amour qui m'enflamme.
Eh bien ! détrompe-toi, ces désirs, ces baisers,
Ces transports, ces soupirs, ces pleurs ne sont encore,
Du feu qui me dévore,
Que des indices bien légers.

23 avril. Mort de l'ambassadeur Foscarini (né le 14 janvier 1714).

Casanova dut certainement traverser des jours très difficiles, écrit M. Rava (*Lettere*, p. 147), privé de son protecteur, sans argent, brouillé avec son frère, souvent malade, après avoir en vain demandé au général Fabris (1) d'entrer à son service comme secrétaire; ne sachant plus où donner de la tête, il eut un moment l'idée de se faire moine.

« J'ai pris alors le parti d'aller à Berlin, espérant une place à l'Académie, » dit-il lui-même dans le *Précis de ma vie.*

Le 30 juillet, écrivent MM. Khol et Otto Pick (2), il vint à Brün (en Moravie), où son ami Maximilien-Joseph comte de Lamberg lui donna entre autres lettres de recommandation la lettre suivante, adressée à Jean-Ferdinand Opiz, inspecteur des Finances des banques à Czaslau, et ainsi conçue :

« Un homme célèbre, M. Casanova, vous remettra, mon cher ami, la carte de visite dont il s'est chargé pour Mme Opiz et pour vous. La connoissance de cet homme aimable et rare fera époque dans votre vie. Faites-lui politesse et amitié, *quod ipsi facies in mei memoriam faciatis*. Portez-vous bien, écrivez-moi, et si vous pouvez l'adresser à quelque honnête homme à Carlsbad, n'y manqués pas... »

---

(1) *Mémoires*, II, p. 114-117 (1747), 397 (1753).
(2) *Correspondance Casanova-Opiz*, t. II, p. 109 à 112.

Le 15 août, Opiz, rendant compte à Lamberg de cette visite de Casanova, s'exprime ainsi : ,

« Votre lettre du 30 écoulé ainsi que les cartes de visite pour ma femme et moi m'ont bien été remises le premier courant par M. Casanova. Il était fort pressé pour rencontrer encore la princesse Lubormisky à Carlsbad. Mais comme il avait quelque chose de cassé à son carrosse, cette circonstance l'a obligé à s'arrêter à Czaslau deux heures qu'il a passées en ma compagnie. Il a quitté Czaslau avec la promesse de m'accorder toute une journée lors de son retour. Je m'en réjouis déjà. Même dans ce court espace de temps dont j'ai joui de son commerce, j'ai trouvé en lui l'homme digne de notre haute considération et de notre amour, un philosophe bienveillant dont la patrie est ce grand univers notre planète (et non le seul état de Venise) et qui même dans les rois n'estime que les hommes... A Carlsbad je n'ai absolument aucune connaissance. Aussi ai-je sincèrement regretté de ne pouvoir, selon votre désir, l'y recommander à personne. Il n'a pas voulu, en raison de sa hâte, s'arrêter même à Prague et par conséquent remettre cette fois-ci votre lettre au prince de Furstemberg. »

DUX

On dit que ce Dux est un endroit délicieux, et je vois qu'il peut l'être pour plusieurs, mais pas pour moi, car ce qui fait mes délices dans ma vieillesse est indépendant du lieu que j'habite...

CASANOVA.

1785

Nous ne savons pas au juste, écrivent MM. Khol et Otto Pick, combien de temps Casanova s'arrêta à Carlsbad. Toujours est-il qu'il ne revint plus à Czaslau, mais dès le mois suivant, au commencement de septembre, il était déjà à Teplice, où il vit le comte de Waldstein, qu'il accompagna alors à son château de Dux [1].

Et à partir de cette époque Casanova resta presque constamment dans les domaines de Waldstein, soit au château

---

[1] *Correspondance Casanova-Opiz*, II, p. 112, et avant-propos de l'*Icosaméron*, I, p. XXVI. (Voir année 1788.)

de Dux, où il revêtait la charge de bibliothécaire aux appointements annuels de 1,000 florins (environ 2,100 francs) soit à Horni Litvinov (Oberleütensdorf), situé dans les environs et où il avait coutume de fuir lorsqu'il ne pouvait plus supporter les mille misères que lui faisaient les domestiques du comte à Dux...

1786

Casanova publie à Prague *Le soliloque d'un penseur*, ouvrage où il parle en termes fort curieux de Saint-Germain et de Cagliostro (Ch. Samaran, p. 433, note).

12 avril. Lettre de Caton M... à Casanova, de Vienne (1) :

« Vous m'obligerez infiniment si vous vouliez me dire qui sont ces gens qui vous ont écrit tant de jolies choses de moi; apparemment que c'est l'abbé Da Bonte (Da Ponte); mais j'irai chez lui et, ou il me prouvera ce qu'il vous a écrit, ou bien j'aurai l'honneur de lui dire qu'il est le plus infâme détracteur du monde. Je crois que le beau tableau que vous me fîtes de l'avenir ne sera pas autant vérifier que vous croiez peut-être, et que malgré tout votre science, vous vous êtes tromper... Mais a present je veux vous faire le récit de tous mes amans et vous jugerais par là si je mérite tous ces reproches que vous me faites dans votre dernière lettre. Il y a deux ans que je faisois connaissance avec le comte de K...; je l'aimait mais j'étoit trop honette pour vouloir contenter ses désirs... Quelques mois après je faisois connaissance avec le comte de M...; il n'étoit pas si joli comme K... mais il pos-

(1) *Lettere*, p. 233.

sedoit tout l'art possible pour séduire une fille ; je faisoit tout pour lui, mais je ne l'aimoit jamais autant que son cousin enfin ! pour vous dire en peu de mots tous mes étourderies, je me raccomodoit encore avec K... et je me brouillait avec M..., ensuite je laissai K... et j'y retournais à M..., mais chez le dernier il venait toujours un officier qui me plaisoit plus que tous les deux autres et qui me conduisoit quelquefois à la maison ; nous eûmes bientôt l'occasion de nous voir chez une amie, et cé de ce même officier que je suis malade... »

Réponse de F. Buschini du 1er juillet à une lettre de Casanova du 30 juin.

« Après un silence d'un an et demi, j'ai reçu hier une bonne lettre de vous qui m'a consolée en m'apprenant que vous étiez en parfaite santé. Mais en revanche j'ai été fort peinée en voyant que vous ne m'appeliez plus dans votre lettre *amie*, mais *Madame*... Vous avez raison de me gronder et de me reprocher d'avoir loué une maison sans garantie, en l'air, sans avoir le moyen d'en payer le loyer. Quant au conseil que vous me donnez que si quelque honnête personne voulait me payer mon loyer, ou tout au moins une partie, je n'ai pas de scrupules à avoir, parce qu'un peu plus, un peu moins, peu importe... Je vous déclare que j'ai été froissée au plus haut point d'avoir reçu de vous un pareil reproche, qui ne se justifie absolument par rien...

» Vous me dites que vous avez près de vous une jeune fille qui mérite toute votre sollicitude et votre amitié [1], elle et sa famille de six personnes, qui vous adore et qui a pour vous

---

[1] Il s'agit sans doute de Anna-Dorothée Kleer, fille de J. Kleer, portier du château de Waldstein. Cette jeune fille étant devenue enceinte en 1786, on accusa de séduction le vieux Casanova... Mais il put démontrer son innocence. On découvrit le vrai coupable, un certain Schottner, peintre, qui épousa la malheureuse en janvier 1787 (*Lettere*, p. 211).

toutes les attentions; qu'elle vous coûte tout ce que vous avez, de sorte que vous ne pouvez m'envoyer même un sou... Je suis peinée de vous entendre dire que nous ne nous reverrions jamais à Venise, et pourtant j'espère encore vous revoir... »

De Caton M... à Casanova (Vienne), le 16 juillet 1786 :

« ..... A présent il faut que je vous instruise d'une petite friponnerie que je commis envers vous et qui sans doute méritera quelque punition. La jeune petite Kasper [1], que vous aimiez tant autrefois, et venû me demander l'adresse de son cher Monsieur de Casanova, à laquelle elle voulois écrire une lettre bien tendre et pleine de reconnoissances, j'eu trop de politesse pour vouloir refusée à une jolie fille qui étoit une fois la favorite de mon ami, une demande aussi juste, je lui disoit donc l'adresse comme il faut, mais j'adressoit la lettre dans une ville qui est bien éloignée de vous.

» Né ce pas mon cher ami, que vous voudriez bien savoir le nom de la ville pour la pouvoir faire venir avec la poste? Mais vous pouvez compter sûr ma parole que vous ne le sauriez pas avant de m'avoir écrite une lettre bien longue, et dans laquelle vous me prié très humblement de vouloir bien vous indiqué l'endroit ou se trouve la lettre divine de l'adorable objet de vos vœux, vous pouvez bien faire ce sacrifice pour une fille dont l'Empereur (Joseph II) s'intéresse lui-même, car il faut savoir que depûis votre départ de Vienne c'est lui qui [lui] fait apprendre le français et la musique, aparament qu'il se donne aussi la peine de l'instruire lui-même, car elle va fort souvent chez lui... »

---

(1) « Je n'ai trouvé, dit M. A. Rava, aucune autre allusion à la jeune Kasper dans les papiers de Casanova. » (*Lettere*, p. 237, note.)

De Francesca Buschini, 9 août 1786, à Monsieur Jacques Casanova, en poste restante à Dux en Bohême.

« Mon unique et véritable ami,

» Il y a deux jours que j'ai reçu votre chère lettre; j'ai été bien heureuse en voyant votre écriture...

» ..... Vous avez raison de me mortifier, de me faire des reproches en me rappelant tous les ennuis que je vous ai causés, et notamment ce que vous nommez trahison, la vente de vos livres, dont en partie je ne suis pas coupable... Pardonnez-moi, mon cher ami, à moi et à ma sotte mère qui, malgré toutes mes objections, a absolument voulu les vendre. Quant à ce que vous m'écrivez que vous aviez su que ma mère, l'année dernière, répétait partout que vous aviez été ma ruine, cela malheureusement doit être vrai, puisque vous connaissez déjà les mauvaises pensées de ma mère, qui disait cela même quand vous étiez encore à Venise.

» ..... Que n'ai-je été toujours aussi sincère avec vous, moi, et que n'ai-je au moins écouté tous vos bons conseils et vos offres [1]. Je ne serais pas dans la situation désespérée où je me trouve, abandonnée de tous, presque à la rue, puisque nous n'avons plus de maison !...

» ..... Où sont toutes les distractions que vous me procuriez autrefois, où sont les théâtres, les comédies que nous allions voir ensemble ! »

. . . .

---

[1] Quelles offres? L'épouser peut-être, afin de la séparer de sa mère, et l'emmener avec lui à Paris, où il semble avoir songé à retourner, ainsi qu'il résulte d'une lettre du professeur Stratico du 11 septembre 1780. Voir Ch. Samaran, p. 419.

1787

Réponse de F. Buschini du 5 janvier à une lettre de Casanova du .....

« Le premier de l'an j'ai reçu votre chère lettre avec la lettre de change de 125 lires que vous m'avez envoyée avec tant de générosité.

» ..... Vous dites que vous m'avez pardonné tous les ennuis que je vous ai causés. Oubliez donc tout et ne me rappelez plus des choses qui ne sont que trop vraies et dont le souvenir seul me fend le cœur...

» ..... Vous m'écrivez que vous avez été oublié par une personne qui vous tenait à cœur, qu'elle s'est mariée et qu'il y a plus d'un mois que vous ne l'avez vue (1). »

Réponse de F. Buschini du 5 octobre à une lettre de Casanova du 14 septembre.

A Monsieur Jacques Casanova, en poste restante, à Dux en Bohême.

« ..... Jusqu'à l'autre jour j'ai été dans l'attente de votre arrivée, espérant que vous viendriez pour assister à l'entrée du procurateur Memmo (2)... J'ai vu par votre bonne lettre que vous n'aviez pu vous absenter, puisque dans ce grand château où vous êtes votre personne est presque toujours nécessaire...

---

(1) Cf. lettre de Fr. Buschini du 1er juillet 1786, note 1.

(2) Andrea Memmo (*Mémoires*, III, p. 115, 116 [1754]; IV, p. 41 et 56 [1758]). Voir pour l'entrée solennelle d'un procurateur nouvellement promu, Amelot de La Houssaie, p. 214, 215.

» ..... J'ai appris la visite que vous avez reçue de l'Empereur [Joseph II] (1), qui a voulu voir votre bibliothèque de quarante mille volumes ! Je vous affirme qu'il me paraît impossible que vous puissiez suffire à tout, qu'il ne faut pas moins que votre talent et votre tête pour y faire face. Vous dites que vous détestez la chasse et la maudissez toutes les fois que la politesse vous oblige à y aller (2)... J'ai plaisir à vous savoir en bonne santé, à voir que vous êtes toujours gras et que vous avez bon appétit et bon sommeil...

» ..... Veillez bien à ce que les deux secrétaires qui sont sous vos ordres ne boivent pas trop, mais il est difficile de les en empêcher, puisqu'ils sont Allemands et qu'ils aiment trop le vin. Je souhaite que l'impression de votre livre aille suivant votre désir (3). Si vous allez à Dresde au mariage de votre nièce (4), amusez-vous aussi pour moi (5). »

..... Extrait d'un livre intitulé : *Dreissig Brief uber Galizien*, par Traunpaur; Vienne-Leipsig, 1787. « Les aventuriers les plus fameux des deux genres (il y a, en effet, des aventuriers honnêtes et des aventuriers de réputation douteuse) se sont produits sur la scène du royaume de Pologne ; les plus connus sur les rives de la Vistule sont : le miraculeux Cagliostro, Boisson de Quency grand charlatan, *chevalier de la fortune*, décoré de plusieurs ordres, membre de nombreuses

---

(1) Voir *Mémoires*, II, p. 407 à 409.

(2) Le 4 octobre 1793, Casanova écrit à Opiz : « Je vais me coucher, fatigué des chasses, des courses et des repas du comte de Waldstein, qui, quoique lettré, se moque de tout commerce épistolaire. » (*Correspondance Casanova-Opiz*, t. I, p. 154.)

(3) *Histoire de ma fuite*, publiée en 1788 à Leipzig.

(4) Marianna, fille de Pietro August et de Maria Maddalena Casanova, qui épousa Carlo Angiolini (le même qui vendit le manuscrit des *Mémoires* à la maison Brochaus, de Leipsig, en 1821).

(5) *Lettere*, p. 221.

Académies [1]; le Vénitien Casanova de Saint-Gall, véritable savant, qui eut un duel avec un comte Branicki; le baron de Pöllnitz... l'heureux comte Tomatis, qui savait si bien corriger la fortune, et beaucoup d'autres. »

1788

Janvier. Casanova publie son roman intitulé : *Icosameron* [2] *ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth qui passèrent quatre vingt un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe*, traduite de l'anglais par Jacques Casanova de Seingalt, vénitien, docteur ès lois,

---

(1) Boisson de Quency demeura à Vienne entre 1781 et 1784; publia quelques livres en langue française, entre autres *La gamme des femmes ou le Tableau de la malice du beau sexe* (Vienne, 1783). En 1788 nous le trouvons à Venise, où il ne semble pas avoir vécu en odeur de sainteté. Ainsi que l'ont révélé plusieurs lettres des patriciens Zaguri et Memmo à Casanova, il fut impliqué dans une louche affaire de fausse lettre de change, ourdie au préjudice du jeune Foscarini. D'autre part, l'agent du roi de Pologne, Joseph dall' Oglio, se plaignait au même Casanova d'avoir été dupé par le jeune aventurier, non sans un sensible dommage pour sa bourse. Ces beaux exploits n'empêchèrent pas ce Quency d'épouser (en mai 1788) la comtesse Teresa Bassani dalla Porta, noble véronèse. A ce propos, un certain Giovanni de' Santi publia à Venise un recueil intitulé : *Compositions poétiques à l'occasion des heureuses noces du noble seigneur le chevalier Louis Boisson de Quency, comte palatin, major honoraire de l'artillerie polonaise, décoré de plusieurs ordres, membre de diverses Académies et gentilhomme conseiller de cour de S. A. feu le prince Alexandre, duc de Bilietz, etc., avec la noble comtesse Bassani dalla Porta, Véronèse, etc.* (in-8°, front. aux armes) (*Lettere*, p. 239, 240; voir 4 juin 1789).

(2) Du grec *éikosi*, vingt, et de *héméra*, jour. Peut-être ce titre avait-il pour but d'indiquer que le récit d'Édouard et les dialogues qui l'ont accompagné avaient été distribués en vingt journées, par analogie avec le *Décaméron* de Boccace et l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre? ...



Altera nunc rerum facies; me quero; nec adsum
Non sum qui fueram non putor esse : fui.

JACQUES **CASANOVA DE SEINGALT**
à l'âge de 63 ans.

Bibliothécaire de Monsieur le Comte de Waldstein (etc.). A Prague, à l'imprimerie de l'École normale. Cinq volumes in-8º (1).

« L'ouvrage, qui porte pour épigraphe quatre vers de Properce, écrit M. de Fortage (2), est dédié au comte de Waldstein, seigneur de Dux. La dédicace, signée Jacques Casanova de Seingalt, est datée de Dux, 20 septembre 1787. Le second volume s'ouvre par une préface de 40 pages en caractères italiques avec dédicace à S. A. M. L. P. C. A. D. W., etc.

» Ce roman, ajoute M. de Fortage, qui n'est point du tout, comme le prétend le titre, traduit de l'anglais, est en entier de la façon de Casanova. Le récit, des plus étranges, transporte le lecteur dans un monde imaginaire tel qu'on peut le supposer quand celui qui l'a créé s'appelle Casanova. Il est d'une lecture fatigante et rappelle en certaines de ses parties une des dernières productions de Restif, parue en 1802 (*Les Posthumes*). Il y a de tout dans ce long ouvrage, même de la théologie et des dissertations philosophiques coupées de dialogues dont les personnages figurent, peut-être sous des noms supposés, quelques-uns des hôtes les plus assidus du château de Dux.

» M. Lorédan Larcher a fait une courte analyse du roman de Casanova. Le lecteur la trouvera dans le tome III du *Bibliophile français* (Paris, Bachelin Deflorenne, 1875, p. 314). »

« En traitant de l'important chapitre des munitions de guerre, écrit M. Larchey, Casanova s'étend beaucoup sur les terribles

---

(1) Dans sa Lettre IV au sieur Faulkircher (*Mémoires*, VIII, p. 477), Casanova écrit : « ..... Un jour, le bon inspecteur Stelzl me dit, avec la meilleure intention du monde, que si je n'avais pas fait imprimer mon *Icosameron* je ne me trouverais pas dans la détresse... » Il prétend (Lettre III) que le libraire Hilscher, de Leipsig, lui a fait perdre 4,000 florins, perte qui l'a obligé de se priver de la moitié de ses appointements.

(2) Réimpression de *la Fuite*, notice, p. XXIII.

effets des projectiles oblongs pleins d'une poudre arsenicale. Il décrit avec une grande minutie tous les préparatifs nécessaires pour l'obtenir sans péril au moyen d'un creuset à cloche mis en communication avec quatre pompes. « Cette fumée, » dit-il page 200 du tome III, est le terrible Aporrhoca, dont le » magistère n'a jamais été écrit par personne. » Je respecte la démonstration chimique de Casanova, observe M. Larchey, mais j'ai peine à concevoir la portée de ses projectiles *mortifères* dont le gaz a pour toute enveloppe « une peau très fine ».

Positivement, c'est à se demander si les chimistes de l'état-major allemand n'auraient pas emprunté tout simplement aux rêveries fantastiques du vieux philosophe de Dux l'idée atroce d'employer les gaz délétères comme engins de combat, sauf à les enfermer dans des enveloppes métalliques, bombes ou obus. Au reste, ainsi qu'on en a vu l'expérience, une enveloppe quelconque n'était même pas nécessaire dans les luttes à faible distance : un courant d'air favorable suffisait pour porter la mort dans nos lignes.

Casanova passe les mois de mai, juin et juillet à Prague pour surveiller l'impression de son livre intitulé : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle Les Plombs, écrite à Dux en Bohême en l'année* 1787. *A Leipsig, chez le noble de Schönfeld ;* in-8°, 1788 (1).

Le prix de l'exemplaire est de 1 florin et demi (2).

---

(1) *La Fuga*, p. 197.

(2) *Ibidem*, doc. 89. Voir réimpression de *la Fuite*, notice, p. XXI, XXII.

« De son vivant, écrit M. Ch. Samaran, p. 113-114, alors qu'il contait sa fuite à peu près partout où il passait, Casanova rencontra des incrédules. ..... La question a fait couler beaucoup d'encre; elle en fera couler peut-être beaucoup encore... Nous pensons... que les détails de l'évasion casanovienne, tels qu'on les trouve dans l'*Histoire de ma fuite*, c'est-à-dire dans le seul texte dont il soit permis actuellement de faire état, n'ont rien qui choque la vraisemblance. » M. Samaran ajoute en note : « Il y a bien des articles à lire sur l'emprisonnement

Cet ouvrage a été traduit en allemand en 1788 sous le titre de *Second Trenck ou Histoire* (etc.). Imprimé à Vienne en petit in-8°, avec la reproduction des gravures de Berka. (*Correspondance Casanova-Opiz*, t. I, p. 18, et t. II, p. 139.)

En mai, Casanova est atteint de l'influenza russe (la grippe) (1).

30 octobre. De Dux. Lettre de Casanova au prince Belozelski, à Dresde (2).

« ..... Mardi matin, après avoir embrassé mon cher frère, je me suis mis dans une voiture pour me rendre ici. A la barrière du faubourg de Dresde on me fit descendre, et six hommes portèrent les deux coffres de ma chaise, mes deux sacs de nuit et ma capelière dans une petite chambre rez-de-chaussée, me demandèrent les clefs et visitèrent tout... Le plus jeune de ces infâmes exécuteurs d'un pareil ordre me dit qu'ils cherchaient la *Magdelaine* (3)... Le plus vieux poussa l'impudence

---

et l'évasion de Casanova. Le lecteur nous saura peut-être gré de lui indiquer les principaux : R. Fulin : Casanova e gl'Inquisitori di Stato, dans *Atti dell' Instituto veneto*, 1877 ; — A. Baschet : Preuves de l'authenticité des Mémoires de Casanova, dans le *Livre*, 1881 ; — A. d'Ancona, dans la *Nuova anthologia*, 1882, repris et complété dans l'ouvrage intitulé *Viaggiatori e aventurieri*, Florence, 1912 ; — E. Mola : Giacomo Casanova e la Republica di Venezia, dans la *Rivista europea*, XXIII, 1881 ; — G. Dolcetti : La Fuga di G. C. dei Piombi di Venezia, dans *Nuovo Arch. veneto*, nouvelle série, VII, 1904 ; — G. Gugitz : Casanova unter den Bleidachern, dans *Duxer Zeitung*, 14, 18 et 21 janvier 1911 ; — Dr Guède : Casanova et son évasion des Plombs, dans *Mercure de France*, 1er et 16 janvier 1912 ; — J.-F.-H. Adnesse : Casanova et son évasion des Plombs, réponse à M. le Dr Guède, *ibidem*, 1er septembre 1912 ; — Dr Guède : Casanova, réponse à M. Adnesse, *ibidem*, 1er janvier 1913 ; — Salvatore di Giacomo : *Storia della mia Fuga*, 1911 ; — A. Rava : La prima edizione italiana della *Histoire de ma fuite* di G. C. (*Marzocco*, 15 octobre 1911). »

(1) *La Fuga*, p. 197.

(2) Ministre de Russie à la cour de Dresde (*Mémoires*, VIII, p. 109).

(3) Tableau du Corregio, volé dans le Museum de l'Électeur.

à mettre ses mains sous mon gilet... Ils me laissèrent enfin partir.

» Ce retard, mon prince, ne me laissa pas arriver à Petervalden pendant le jour. Je me suis arrêté à une mauvaise auberge, où, mort de faim et de rage, j'ai dévoré ce que j'ai trouvé, et voulant boire, et n'aimant point la bière, j'ai avalé une boisson que l'hôte me dit bonne et qui ne me parut pas mauvaise. Il me dit que c'était du *moste* de Pilnitz. Ce breuvage fit dans mes boyaux une rebellion. J'ai passé la nuit tourmenté par un devoyement continuel. Je suis arrivé ici avant hier [le 28], où j'eus le désagrément de devoir faire une exécution. J'ai conduit il y a deux mois une cuisinière dont j'ai besoin lorsque le comte n'est pas ici; à peine arrivée je l'ai placée dans une chambre et je fus à Leipsick. J'ai trouvé en arrivant ici trois domestiques entres les mains des chirurgiens, et tous les trois se plaignaient de ma cuisinière, qui les mit dans cet état. Le courrier du comte m'avait déjà avoué à Leipsic que c'était elle qui l'avait estropié. Hier le comte arriva et n'en fit que rire, mais je l'ai renvoyée en l'exhortant à imiter la Magdelaine. Le plaisant est qu'elle est vieille, laide et puante (1). »

---

(1) O. Uzanne, *l'Ermitage*, 15 octobre 1906. Nous avons cherché vainement à nous procurer les articles publiés par M. Uzanne dans la revue *l'Ermitage* les 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1906. Un de nos amis, M. Vuillaume, secrétaire général de la revue *le Jura français*, a pris la peine de les copier pour nous à la Bibliothèque Nationale, ce dont nous tenons à le remercier ici.

1789

4 juin. Lettre de Teresa Boisson de Quency [1] à Casanova.

« Rome, 4 juin 1789.

» Très honoré Monsieur Giacomo,

» Il y a longtemps que j'éprouve un désir tout particulier de vous témoigner l'estime dû à votre esprit et à vos éminentes qualités : le superbe sonnet est encore venu augmenter mon envie. Mais les incommodités de l'accouchement et les soins que réclame une petite fille que j'adore m'ont fait différer ce plaisir. Mon mari se trouvant absent, votre dernière et très honorée lettre m'est tombée entre les mains ; vos aimables compliments à mon adresse m'engagent à prendre la plume pour vous renouveler l'assurance que vous avez en moi une sincère admiratrice de votre grand talent... Quand je veux citer une personne qui écrit et qui pense excellemment, je nomme Monsieur Casanova... » (*Lettere*, p. 241.)

En 1793, Teresa de Quency devait être retournée à Venise, attendu que Zaguri écrivait à Casanova le 7 mai : « La Bassani a reçu des lettres de son mari qui ne lui apprennent rien sinon qu'il est vivant. » (*Ibid.*, p. 243.)

29 juin. Article de l'*Allgemeine Litteratur-Zeitung* sur *la Fuite*.

---

[1] Teresa Bassani della Porta, femme de l'aventurier Boisson de Quency. Voir année 1787.

« Dès que l'histoire de Trenck eut été publiée et qu'elle eut excité tant d'intérêt chez nous et chez nos voisins, il était à prévoir que d'autres tentatives de fuite des prisons feraient leur apparition. Le sujet est en lui-même captivant ; tout prisonnier éveille notre compassion, particulièrement quand il est renfermé dans une étroite prison et peut-être innocent...

» L'histoire qui nous occupe a tous les caractères de la vérité ; plusieurs Vénitiens l'ont attesté, et le protagoniste du récit, M. Casanova, frère du célèbre peintre, vit actuellement à Dux en Bohême, où le comte de Waldstein l'a nommé conservateur de son importante bibliothèque (1). »

Juillet. On découvre dans les papiers de la Bastille la lettre écrite en mai 1767 par Casanova au prince Charles de Courlande pour lui indiquer le secret de fabriquer l'or (V. *Mémoires*, t. VII, p. 313). Carra publia tout aussitôt cette lettre au tome III d'un ouvrage intitulé : *Mémoires authentiques et historiques sur la Bastille* (Ch. Samaran, p. 395).

29 juin-1er août. Critique de l'*Icosaméron* parue dans un journal littéraire d'Iéna. [En 1791] Casanova écrivit une défense (inédite) en faveur de ce roman. « J'en ai vu à Dux, dit M. A. Rava (*Lettere*, p. 252; note 4) six manuscrits différents, dont cinq autographes. Le premier a pour titre : « *L'esprit de l'Icosameron déclaré au public par son auteur pour désabuser le gazetier littéraire allemand de Iene qui n'y a rien compris.* » Le dernier, celui qui est le plus détaillé, s'intitule : « *Confutation de deux articles diffamatoires publiés dans les gazettes littéraires allemandes de Iene.* »

Lettres de Maddalena Allegranti à Casanova. De Mariaschein, 3 août 1789, 6 juin 1791, 29 juin et 23 juillet 1792.

« Madeleine, nièce de mon hôte (J. B. Allegranti) (2), jeune

---

(1) *La Fuga*, p. 189.
(2) *Mémoires*, VIII, p. 280 (Florence, 1771).

personne encore enfant, était si belle, si gracieuse, avait tant d'esprit et de charmes, qu'elle me causait des distractions incessantes. Elle venait parfois dans ma chambre me souhaiter le bonjour... Sa vue, sa grâce, le son de sa voix... je ne pouvais y résister; et redoutant la séduction, voulant la garantir de la mienne, je ne trouvai d'autre expédient que de la fuir.

» A quelques années de là, Madeleine devint musicienne célèbre... »

20 septembre. Lettre de Casanova à la princesse Clari [à Tœplitz) (1). [Considérations philosophiques sur l'amour.]

« ..... Une femme à son premier aspect me frappe; si je n'y prends garde, elle me ravit au cœur et je suis perdu peut-être, car ce peut être une Charpillon. » (Cf. *Mémoires*, t. IV, p. 141 [année 1758]; VI, p. 481 et suiv. [année 1763].)

Dans son volume *Lettere di Donne*, M. A. Rava a publié deux billers s. d. (1763) de la Charpillon à Casanova et en outre un exposé des griefs de ce dernier contre cette courtisane. « Ce texte, dit M. Rava, a dû être rédigé pour établir sa justification dans la prison où la cruelle sirène et ses complices avaient tenté de le faire enfermer pour le reste de ses jours (*Lettere*, p. 110 à 113). »

9 octobre. Casanova annonce qu'il vient d'écrire « au professeur de mathématiques à Paris » une longue lettre en italien sur la duplication du cube qu'il veut publier (2).

---

(1) Fille du prince de Ligne. Cette lettre a été publiée dans l'*Ermitage*, 15 octobre 1906.

(2) *Correspondance Casanova-Opiz*, t. I, p. 28. (Le « mathématicien » était l'illustre Lagrange; voir, même tome, p. 44.)

1790

Janvier. Casanova se réjouit d'apprendre la nouvelle (erronée du reste) de la mort de Mirabeau, « écrivain infâme, chef des rebelles assassins qui ont détrôné le roi très chrétien et regrette de n'avoir pu le tuer de sa propre main (1) ».

Lettre du 8 avril, de Zaguri. Allusion à des vertiges dont s'était plaint Casanova. « Si, dit-il, vous essayiez de l'équitation? Ne pensez-vous pas que ce serait un excellent préservatif? J'en ai usé souvent cet été dernier et je m'en suis bien trouvé (2). »

Conversation de Casanova avec l'empereur Joseph II à Luxembourg (3) au sujet de la noblesse (*Mémoires*, t. II, p. 407 [1753]).

Août. Casanova publie un opuscule intitulé : *Solution du Problème Déliaque démontrée ;* Dresde, 1790; puis *Deux corollaires à la duplication de l'hexaèdre ;* Dresde, 1790. Voir la brochure de M. Ch. Henry : *Les connaissances mathématiques de J. Casanova.*

Solution trouvée exacte « par plusieurs Académies », prétend Casanova... (*Mémoires*, t. VIII, p. 491.)

« Casanova crut d'abord avoir donné une solution exacte, écrit M. Ch. Henry; il ne pouvait en donner qu'une solution

(1) Ch. Samaran, p. 436.
(2) *La Fuga*, p. 192.
(3) Luxembourg, château de plaisance près de Vienne (Baron de Poëllnitz, *Lettres*, t. I, p. 284).

approchée. D'après l'énoncé du problème, le rapport du cube cherché au cube donné doit être 2. Donc le rapport du côté du cube cherché au côté du cube donné doit être $\sqrt[3]{2}$. Pour Casanova, le rapport de ces deux côtés est égal à $\frac{364 + 94}{364}$ $= 1{,}2582417\ldots$ Élevez au cube cette valeur, vous obtenez 1,991414, valeur assez éloignée de 2, si l'on considère les expressions $\sqrt[3]{2}$ données à 28 décimales, puis à 50 décimales par M. Gray, au moyen du procédé de Horner; mais il ne faut pas être trop sévère à l'égard de Casanova. La plupart des solutions que l'Antiquité et les temps modernes ont données du problème de la duplication du cube supposent l'emploi de la règle et du compas. Or, ces deux instruments, que l'on considérait comme exacts d'une exactitude analogue à la rigueur géométrique, ne sont pas des instruments exacts puisqu'il n'y avait pas de procédé pour construire une ligne droite avant le compas du colonel Peaucellier. Une des plus remarquables solutions est la solution de Dioclès, qui imagina dans ce but le cissoïde (1). Newton a donné un procédé pour décrire cette courbe; mais dans ce procédé il y a une glissière. Au contraire, le compas de Peaucellier permet de décrire le cissoïde d'un mouvement continu par un appareil articulé sans glissières. Ce n'est que tout récemment que M. Sylvester, grâce à des modifications dans ce remarquable appareil, a pu donner directement la première solution pratique du fameux problème de la duplication et en général de la multiplication cubique.

» Dans la « Préface au lecteur », ajoute M. Charles Henry, on trouve une figuration du cube curieuse, car elle est l'ex-

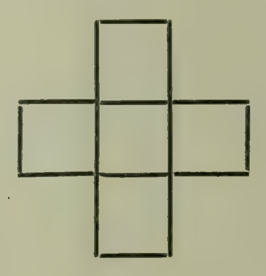
---

(1) Du grec *cissos*, lierre, et *eidos*, forme. Courbe qui, en s'approchant de son asymptote, représente à peu près une feuille de lierre. Cette courbe a été inventée par le géomètre grec Dioclès pour résoudre le problème de la construction de deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données (Bouillet).

Une courbe dite *conchoïde* fut également imaginée par un autre géomètre grec, Nicomède, pour résoudre le problème de la duplication du cube (Bouillet).

pression des sentiments dans lesquels Casanova est mort, et dont on trouve la profession de foi non seulement au commencement de ses *Mémoires*, mais encore dans la lettre à Snetlage. (Voir année 1797.)

« Imaginez-vous, dit-il, un corps régulier qui est environné » de ses six faces et vous avez avec les yeux de votre raison » un cube. » (*Op. cit.*, p. 20 et 21.)



A notre humble avis, il est possible de se rendre compte *matériellement* de la pensée de Casanova. Il suffit pour cela de tailler dans un carré de carton une croix à branches de dimensions égales. En repliant les branches de manière à rapprocher leurs arêtes à angle droit on obtient *la figure* d'un cube.

C'est-à-dire que pour Casanova le *cube* contient *mystiquement* l'emblème de notre rédemption.

Quels qu'aient pu être les sentiments religieux du vieux bibliothécaire au déclin de sa carrière, il est difficile de voir dans cette bizarre interprétation d'une figure géométrique autre chose qu'un jeu d'esprit, sur lequel il a eu d'ailleurs le bon goût de ne pas insister.

On trouve dans tous les dictionnaires encyclopédiques l'historique du problème déliaque (et non pas *héliaque*, comme on l'a écrit dans la préface de l'édition Garnier... et ailleurs).

Véritablement, l'oracle de Délos était tout à la fois *un malin*... et un bon mathématicien. En leur prescrivant de

doubler l'autel, il se doutait bien que les Athéniens, à force de se creuser la cervelle, parviendraient à deviner qu'il s'agissait de l'autel d'Apollon qui, à Athènes, avait la figure d'un cube; mais il savait aussi que les géomètres, après bien des calculs, n'arriveraient pas à résoudre avec une précision absolue le problème de la duplication. Or, il y avait tout lieu de présumer que, dans l'intervalle, la peste aurait pris fin. Dans le cas contraire, l'oracle était fondé à répéter indéfiniment : *doublez l'autel,* car, en réalité, le problème *ne peut être résolu d'une façon absolue* mathématiquement et, par conséquent, pratiquement.

Au sujet de sa prétendue solution du problème déliaque, Casanova engagea avec l'inspecteur des Finances Opiz une chaude discussion que l'on voit se prolonger du 16 septembre au 1er novembre 1790 (pages 36 à 64, tome I, de la *Correspondance* publiée par MM. Khol et Otto Pick).

Casanova s'évertue vainement à convaincre Opiz que sa solution, à lui Casanova, est parfaitement exacte. Les lettres des deux mathématiciens, parfois d'une longueur excessive, sont hérissées de calculs capables de lasser la patience d'un polytechnicien.

Enfin Opiz, fatigué de cette polémique, déclare, le 28 octobre, que, sur le point de partir en tournée pour six semaines, il ne lui sera plus possible de quelque temps de s'occuper de la duplication du cube. Le 1er novembre, Casanova lui souhaite bon voyage, l'engage à prendre garde au froid, « car, observe-t-il, la santé est l'âme de la vie ». Et, dans la crainte sans doute qu'Opiz ne s'ennuie en route, il lui donne en guise de viatique un nouvel os à ronger : « Souvenez-vous, dit-il, mon cher ami, que les $5\,\frac{3}{91}$ de ma racine sont disposés ainsi :

$$91 + 91 + 91 + 91 + 91 + 3 + \frac{72}{91} + \frac{22}{72} + \frac{10}{22} + \frac{6}{10} + \frac{4}{6}.$$

» Notre différence dépend de ceci. »

..... Libelle diffamatoire contre Casanova imprimé à Tœplitz (*Mémoires*, VIII, p. 501).

1791

Lettre de Casanova à la comtesse de Lamberg. De Dux le 25 février.

« J'ai dans mes Capitulaires plus de quatre cents sentences qui passent pour des aphorismes et qui sont toutes fausses parce qu'on a adopté un mot pour un autre. On a lu dans Tite Live « qu'Annibal a attendri les Alpes à force de vinai- » gre. » Jamais éléphant n'a dit une pareille bêtise. Tite Live? Point du tout. Tite Live n'était pas une bête; c'est toi qui l'es, sot instituteur d'une trop crédule jeunesse !... Tite Live a dit *aceta* et non pas *aceto*, qui veut dire « vinaigre »; *aceta* veut dire « hache » (V. *l'Ermitage*, Paris, 1906. t. II, p. 206 et seq. — *La Fuga*, p. 74.)

8 avril (1). Lettre à Son Excellence il cavaliere Giovan Carlo Grimani, à Venise. Casanova reconnaît avoir commis une faute énorme en publiant son libelle « *Ne amori ne donne* » et il en demande très humblement pardon. Ses Mémoires se composeront de six volumes in-8°, plus un septième volume en supplément comprenant les codicilles. (Cf. août 1782 pour le libelle *Ne amori ne donne*.)

---

(1) La date du 8 avril 1791 est donnée par M. Rava (*Lettere*, p. 294). Le texte reproduit par M. S. di Giacomo (*La Fuga*, doc. 93) est daté de Dux... 1792. C'est le millésime de 1791 qui est exact, ainsi qu'il résulte d'ailleurs du 2e paragraphe, 2e ligne.

Juin. Casanova compose pour le théâtre de la princesse Clari, à Tœplitz, une pièce intitulée : *Le Polémoscope ou la Calomnie démasquée par la présence d'esprit, tragi-comédie en trois actes.* Manuscrit de Dux, publié dans *la Vogue* en 1886.

Le manuscrit débute par la préface suivante :

« AU LECTEUR.

» L'argument de cette tragédie est historique et il est très connu de tous les officiers français qui vivent encore et qui servaient en Italie lorsque le maréchal de Richelieu commandait à Gênes.

» J'ai connu moi-même dans l'année 1749, à Crémone (1) sa patrie, la charmante comtesse qui jouissait de la réputation la plus pure, tenait sa parole et ne recevait personne chez elle.

» La présence du maréchal de Richelieu et les noms de Gisors et de Talvis sont des petits arbitres que je me suis permis pour augmenter l'intérêt de ma pièce. M. de Talvis (2) fut assassiné trois jours après la commission de son crime et non pas d'abord.

» Ces fonctions ne font aucun tort à ma pièce. J'en ai eu besoin pour observer la loi des trois unités prescrite par Aristote. »

PERSONNAGES.

COMTESSE.
COMTE, son mari.
MARQUISE, veuve.
COMTE DE GISORS, officier français.
CHEVALIER DE TALVIS, autre officier.
MARÉCHAL DE RICHELIEU, commandant général.
MIRABEAU, valet du comte (3).

La scène est à Crémone, dans une salle de la maison de la Comtesse.

---

(1) Voir au tome II, p. 131 et 132 des *Mémoires* l'épisode auquel Casanova fait allusion.

(2) Voir *Mémoires*, II, p. 394 (1752), 412 (1753); IV, p. 175 (1759).

(3) C'est probablement dans le but de manifester son aversion pour Mirabeau que Casanova donne son nom à un domestique. Voir janvier 1790.

Les noms des deux officiers, écrit M. Ch. Samaran (p. 83, note 1, et p. 101), sont réellement ceux de personnages connus par Casanova. Le gouverneur de Metz, de Fouquet, à qui Mme d'Urfé recommanda l'aventurier en 1762 (*Mémoires*, V, p. 405), était comte de Gisors.

Michel-Louis Gatien, vicomte de Talvis (Tailvis ou Taillevis) de la Perrine, fut lieutenant au Royal-Infanterie, puis mousquetaire à la première compagnie. Il n'y resta pas longtemps. Coureur de tripots, joueur déterminé, Talvis avait l'épée impatiente, et ce spadassin grêlé, comme l'appelle Casanova, fut un jour, avec quelques écervelés de son espèce, le héros d'une échauffourée où, en plein jour, sous les fenêtres d'un commissaire, les archers et les soldats du guet furent étrangement malmenés.

Une lorgnette de théâtre d'un genre particulier, et que Casanova a baptisée du nom de *polémoscope*, joue un rôle important dans l'intrigue de cette comédie.

La personne vers laquelle l'appareil était tourné n'apparaissait pas dans le champ visuel, mais on pouvait tout à son aise y contempler telle autre personne placée à une certaine distance, soit à droite, soit à gauche. Cette disposition avait pour but de dérouter les curieux. C'est pourquoi Casanova qualifie l'instrument de « lorgnette menteuse » (voir 2e acte, scène IV, p. 164 à 166).

Cette petite pièce, écrite en bon français, à part les italianismes habituels de l'auteur, nous a paru très supportable à la lecture, — ceci soit dit, bien entendu, sans arrière-pensée de contradiction à l'encontre des appréciations opposées émises par divers critiques autorisés.

4 juillet. De Zaguri à Casanova : « Da venere guardatevi, poiché mena a Caron. » (*La Fuga*, p. 192.)

Dans les papiers de Casanova, à Dux, se trouve une page intitulée *Souvenir;* elle est datée du 2 septembre 1791 et com-

mence ainsi : « Le prince de Rosemberg me dit en descendant l'escalier que Mme de Rosemberg (1) était morte, et me demande si le comte de Waldstein avait dans la bibliothèque l'illustration de la villa d'Altichiero (2) que l'Empereur avait demandée en vain au bibliothécaire de la ville de Prague (et qu'il pourra me demander), car il y a un monument qui le regarde lorsqu'il était grand-duc. Dans ce cas, S. M. pourra voir mes remarques critiques sur les planches égyptiennes, etc. Ce prince de Rosemberg était neveu de Giustina. » (A. Rava, *Lettere*, p. 231, note.)

1792

10 janvier. *Lettres écrites au sieur Faulkircher par son meilleur ami Jacques Casanova de Seingalt* (voir *Mémoires*, VIII, p. 473 à 504).

Lettre VIIIe, p. 484. « ..... Votre coquin de Viderol... ayant arraché mon portrait d'un de mes ouvrages (3), y griffonna mon nom avec l'épithète que vous lui aviez apprise, puis le colla sur la porte des lieux communs avec sa matière ou la vôtre... »

Lettre IX, p. 485. « ..... Déterminé à rendre immanquable la punition de votre infâme valet, et voulant en même temps donner une preuve de mon respect au comte de Waldstein

---

(1) Cf. 18 mars 1782.

(2) Il s'agit probablement de l'ouvrage de la comtesse de Rosemberg intitulé : *Descrizione d'Altichiero, villa de S. E. Angelo Querini Patrizio veneto.*

(3) *L'Icosaméron.*

en n'obligeant pas, comme en dernier ressort j'en avais le droit, la justice d'empiéter sur sa juridiction, j'ai pris un avocat, j'ai écrit ma plainte et je l'ai fait traduire en allemand.

» En ayant eu vent à Tœplitz et ayant su que je n'épargnais pas votre nom, vous vîntes dans ma chambre me prier d'écrire tout ce que je voudrais mais de ne pas vous nommer parce que cela pourrait vous faire du tort auprès du Conseil de guerre et vous exposerait à perdre votre pension...

» J'ai déchiré ma première plainte et j'ai écrit en latin la seconde (1) qu'un avocat de Bilin m'a traduite et que j'ai déposée au greffe du justicier de Dux... »

« ..... Je vous plains, Monsieur, d'être obligé de vivre avec de pareilles gens (2) et en si mauvaise compagnie, écrit la mère du comte de Waldstein à Casanova, mais mon fils n'oubliera pas ce qu'il se doit à lui-même, et je suis sûre qu'il vous donnera telle satisfaction que vous exigerez. » (*Mémoires*, VIII, p. 494.)

Les quinze pardons, monologue nocturne du bibliothécaire, fait à Oberleütensdorff...... Tecum habita ut noscis quam sit tibi curta supellex. (Manuscrit de Dux, publié par *l'Ermitage*, 15 octobre 1906.)

« Gerron (3) ayant servi vingt ans simple soldat, doit être

---

(1) Omnes famuli testantur se vidisse effigiem meam super parietem internam latrinæ. Ut infamia non sit equivoca, Carolus Viderol, famulus comitis Waldstein subscripsit effigiei nomen, et confessus est se illam exposuisse et hoc fecisse ad meæ personæ ludibrium. Hoc est diffamatio primi gradus (*Venise au dix-huitième siècle*, p. 384).

(2) Le syndic Luser (Löser), le médecin O'Reilly, le maître d'hôtel Faulkircher (Feltkirchner), le courrier Viderol (Wiederholt), Caroline la lingère, etc.

« ..... Écrire mes Mémoires a été le seul remède que j'aie cru pouvoir employer pour ne pas devenir fou ou mourir de chagrin au milieu des désagréments et des tracasseries que me font éprouver et que me suscitent chaque jour les envieux coquins qui se trouvent avec moi au château du comte de Waldstein ou Wallenstein, à Dux... « (*Mémoires*, VIII, p. 17.)

(3) *Gerro*, imbécile.

grand connaisseur de la discipline militaire. Cet homme n'a pas encore soixante-dix ans. Il doit avoir appris, soit par pratique, soit par théorie, que vingt coups de bâton sur les fesses ne déshonorent pas. L'honnête soldat qui eut le malheur de les mériter les prend avec résignation. La douleur est piquante, mais elle est passagère; elle ne prive le patient ni de l'appétit ni de l'honneur : Bonæ leges ex malis moribus procreantur.

» Gerron, parvenu à être caporal, n'a guère eu idée d'autre espèce de douleur que celle qui part d'une volée de coups de bâton sur les fesses.

» Dans cette idée il croit que l'âme de tout honnête homme n'est autre chose que l'image d'un cul de soldat. Si Gerron cause du chagrin à l'esprit d'un homme d'honneur, il croit que cet esprit, pareil au sien, n'a que des fesses, et qu'aussi la douleur qu'il lui aura causée ne sera que passagère. Il se trompe. Le cul de l'esprit de l'honnête homme est différent du cul de l'esprit d'un Gerron qui rend compatible le rang d'un officier militaire avec le vil emploi de domestique, et chef de l'écurie d'un seigneur particulier. Puisque Gerron se trompe, il faut donc lui pardonner toutes ses fautes; les pardons peuvent être quinze.

» Etiam corchorus inter olera... (etc., etc.). »

. . . .

« ..... Par les raisons que j'ai alléguées, il faut pardonner à Gerron non seulement toutes les fautes qu'il a commises jusqu'à ce jour, mais celles aussi qu'il commettra à l'avenir, lorsqu'on l'aura chassé du corps militaire, et qu'il se bornera à faire le métier de cantinier, pour lequel il est né : Camelus desiderans cornua etiam aures perdidit.

» Gerron en latin a une signification moins brillante que *Gering* en allemand; elles sont cependant toutes les deux analogues à l'intention du bibliothécaire et convenables à l'homme auquel il donne volontiers l'absolution.

» Jacques CASANOVA DE SEINGALT. »

Février. *Passe temps de Jacques Casanova de Seingalt pour le carnaval de l'an* 1792 *dans le bourg d'Oberleütensdorf.* Manuscrit de Dux, publié par M. G. Kahn dans *la Vogue*, 1886.)

Dans cet écrit, le vieux bibliothécaire se répand en sarcasmes contre le médecin du lieu, O'Reilly, « ignorant, avare et stupide ».

16 mars. De Zaguri à Casanova. « Je souhaite que la Chiragra ne vous tourmente plus à l'avenir.

» ..... Vous m'avez fait le récit que je désirais et qui commence ainsi : « Il y a deux mois qu'un officier qui est à Vienne » m'a insulté. » Je n'ai pas compris s'il vous a insulté par lettre étant à Vienne, ou bien se trouvant à Dux. Quand le comte sera-t-il de retour?... Vous devez attendre qu'il revienne, parce que vous avez entre autres bonnes raisons à lui alléguer, celle de n'avoir pas voulu recourir à une juridiction autre que la sienne.

. . . .

« On a intercepté vos lettres? On a mis aux commodités » votre portrait ? » Que diable ! C'est un miracle que vous n'avez pas assommé quelqu'un. En définitive, je suis très curieux de savoir la suite, et je désire que tout mécompte vous soit épargné dans cette affaire, qui me semble assez scabreuse. » (*La Fuga*, p. 192.)

21 avril. De Zaguri à Casanova.

Le *magistrat aux Blasphèmes* instruisit le procès Da Ponte par délégation du Conseil des Dix. La grâce, qui plusieurs fois a été en suspens, ne se peut obtenir que de cette source (*La Fuga*, p. 193).

23 juin. Mort du comte de Lamberg (1).

27 juillet. Casanova annonce à Opiz qu'il est arrivé à la

(1) *Mémoires*, V, p. 389, 390 (1761); VII, p. 308, 311, 327 (1767).

fin du douzième tome de ses *Mémoires*, à l'âge de quarante-sept ans (1772) (*Corresp. Casanova-Opiz*, t. I, p. 95).

« Feu notre ami, ajoute-t-il, le digne comte Max de Lamberg, ne pouvait pas souffrir l'idée que j'ai de brûler mes Mémoires et, croyant de me survivre, il m'avoit persuadé à lui envoyer les quatre premiers volumes. Mais il n'y en a plus question aujourd'hui que sa belle âme a quitté ses organes. Depuis trois semaines je pleure sa mort, d'autant plus qu'il vivroit encore s'il m'avoit écouté. Je suis, peut-être, le seul qui sache la vérité. Celui qui l'a tué est le chirurgien Feuchter, à Cremsir, qui lui appliqua 36 emplâtres mercuriels sur une glande dans l'aine gauche, qui s'étoit enflée et qui n'étoit pas verolique, comme j'en suis sûr par la description qu'il me fit de la cause de cette enflure. Le mercure monta à l'œsophage, et ne pouvant plus avaler ni solide ni fluide, il est mort le 23e de juin positivement de faim, aïant l'esprit gai et présent. J'en ai reçu la nouvelle très affligeante pour moi, car notre amitié étoit de 35 ans, de Monsieur le comte Léopold son frère... Le comte Max m'écrivit avec la main tremblante une lettre de six pages dix jours avant que d'expirer. On le nourrissoit avec des lavements nutritifs. L'interet du bourreau chirurgien est de dire qu'il est mort de la verole. Cela n'est pas vrai. Je vous prie de donner un démenti dans toutes les formes à tous ceux qui vous le diront. J'ai devant mes yeux 460 de ses lettres, que je relis en pleurant et que je dois brûler aussi. J'ai prié le comte Léopold de faire brûler les miennes qu'il conservoit, et j'espère qu'il me fera ce plaisir. J'ai survécu à tous mes vrais amis. « Tempus abire mihi est, » me dit Horace. »

Août (?). Da Ponte partant pour Dresde fait une visite à Casanova à Dux dans l'espoir d'être remboursé d'un ancien prêt (*Mémoires*, t. VIII, p. 506).

4 octobre. De Zaguri. « De Da Ponte, dites-moi tout. Quel homme étrange ! Il est né pour être *canaglia ;* esprit médiocre,

grand talent pour la littérature, et physique attrayant pour être aimé (1). »

24 novembre. Du même. « La lettre de Da Ponte m'a fait plaisir. Elle justifie votre prédiction... Da Ponte est trop *briccone,* mais comme les *bricconi* se saluent, saluez-le de ma part (2). »

23 décembre. Du même : « Cagliostro est à San Leo. » (Prison près de Rome.)

Casanova avait rencontré Cagliostro à Aix en 1769 ; le revit à Venise sous le nom de comte Pellegrini (en 1779 d'après les *Mémoires,* VIII, p. 11 ; en 1777 ou 1778 d'après la page 305).

Cagliostro est mort à San Leo en 1795.

1793

Au cours de l'hiver 1792-1793, Da Ponte, alors en Hollande, se trouvait dans une détresse complète : « Casanova était, dit-il, le seul homme à qui je pusse m'adresser. Pour le mieux disposer, je pensai à lui écrire en vers, en lui dépeignant mes angoisses, et le suppliant de me faire passer quelque argent à compte sur ce qu'il restait me devoir. Loin de prendre souci de ma requête, il se contenta de me répondre, en prose vulgaire, par un billet laconique que je transcris : « Quand Cicéron » écrivait à ses amis il s'abstenait de leur parler d'affaires. » (*Mémoires de L. Da Ponte,* édition Pagnerre, p. 217.)

(1) *La Fuga,* p. 193.
(2) *Ibid.*

13 janvier. De Casanova à Opiz.

« ..... J'ai fini ma lettre à Robespierre en 120 pages in-folio...» (*Correspondance Casanova-Opiz*, II, p. 24 et 153.)

Les éditeurs écrivent en note : « D'après la bienveillante communication de M. Bernhard Marr, la lettre de Casanova en question ne se trouve pas dans les Archives de Dux; on peut donc admettre ou bien qu'elle a été effectivement envoyée, ou bien que Casanova l'a détruite sur le conseil de l'abbé O'Kelly. Ce dernier écrit le 27 mai 1794 de Vienne-Neustadt à Casanova : « Il me paraît que la politique vous occupe beau- » coup, car ce n'est pas peu de chose que d'oser écrire à Robes- » pierre, chef d'une faction qui cherche à faire trembler toute » la terre. Comme certainement vous ne lui adressez pas des » compliments, ne craignez-vous pas qu'il charge quelques- » uns de ses satellites d'aller sur vous exercer sa vengeance » après la prise de Prague (à ce qu'ils disent ils seront cet été). » Quoique je vous croie cependant fort à l'abri d'une fureur » jacobine, vous pourriez selon moi trouver des sujets plus » agréables pour exécuter (exercer) votre plume : pourquoi » s'occuper des méchants, lorsque nous n'avons aucune espé- » rance de les ramener à la vertu ? Il n'y a maintenant que » le canon qui puisse les persuader (1). »

Manuscrit de Casanova. *Rêverie sur la mesure moyenne de notre année selon la Réformation grégorienne* (Oberleütensdorff, avril 1793. Réimpression de *la Fuite*, notice, p. XXIX).

6 mai 1793. De Casanova à Opiz.

« La lettre de recommandation que vous me demandez au

(1) Il est probable que Casanova rédigea sa lettre sous l'empire de l'indignation qu'excitait en lui le procès de Louis XVI (discussion close le 7 janvier). A partir de ce moment, Casanova, dans ses lettres à Opiz, ne cesse de fulminer contre les Jacobins et de prédire la ruine de la France. Hélas ! il vécut juste assez longtemps pour être témoin non pas de la ruine de la France, mais de la chute de son antique et chère République.

professeur, mon frère [1], pour votre fils puiné m'honore, et il n'est pas douteux qu'ayant pour vous toute l'estime que vos qualités méritent, je vous l'enverrais sur-le-champ. Mais cela ne se peut pas. Et en voici la raison. Mon frère est mon ennemi ; il m'en a donné des marques convaincantes, et il y a apparence que sa haine ne finira que lorsqu'il saura que je n'existe plus. Je désire qu'il me survive longtemps heureux. Ce désir fait toute mon apologie. » (*Correspondance Casanova-Opiz*, t. I, p. 120.) Voir 9 janvier 1784.

10 mai. De Londres. L. Da Ponte à Casanova.

« [Le comte de Waldstein] a mené à Londres une existence très obscure : mal logé, mal vêtu, mal servi ; toujours dans les cabarets, dans les lupanars, dans les cafés, avec des portefaix, des vauriens, avec... laissons le reste ; il a un cœur d'ange, un excellent caractère, mais une tête bien plus mauvaise que la nôtre... [Dites au comte] que son serviteur, désespéré d'être sans argent et de ne savoir que faire, le prie de le tirer du purgatoire... » (*Lettere*, p. 250.)

Wilhelmine Rietz, comtesse de Lichtenau (surnommée la Pompadour de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse), écrit au bibliothécaire de Dux :

« De Charlottembourg, le 1er août 1793.

» Monsieur !

» Comme il est impossible de savoir où le comte de Valstaine a fixés son séjour, si c'est en Europe, Afrique, Amérique ou Asie, ou peut-être chez les Mégamiques [2], s'il est là y n'y

---

(1) Giovanni, directeur de l'Académie de peinture de Dresde.

(2) Allusion au roman fantastique connu de Casanova, *Icosameron ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, etc.*

a que vous seul qui puisse lui faire parvenir la lettre ci-jointe.

» Quand à moi je n'ai pas eu encore le temps de lire leur histoire, mais la première lecture que je ferai sera surement celle là.

» Mademoiselle Chappuis (1) a l'honneur de se rappeler à votre souvenir, et moi j'ai celui d'être votre très humble servante

» Wilhelmine RIETZ. »

17 août. Casanova répond :

« Madame,

» J'ai remis au comte votre lettre deux minutes après l'avoir reçue et je l'ai vu comblé d'aise (2).

. . . .

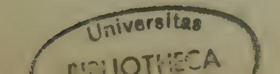
» Mon envie de revoir Berlin est devenue démesurée depuis un mois, et je vais travailler de mon mieux pour que le comte de Waldstein m'y mène dans le mois d'octobre ou pour qu'il me permette d'y aller... Vous m'avez donné une idée de Berlin tout à fait différente de celle que cette ville m'a laissée lorsque j'y ai passé quatre mois il y a vingt-neuf ans... Si mon *Icosaméron* vous intéresse, je vous offre son Esprit. Je l'ai écrit ici il y a deux ans, et je ne l'aurois publié que si j'avais pu espérer que le Censeur théologien me l'auroit permis. A Berlin on ne m'auroit fait la moindre difficulté (3).

» Si les circonstances ne me permettent pas de vous faire

(1) Intime amie de Wilhelmine Rietz.

(2) Le comte Joseph de Waldstein était rentré à Dux en mai 1793, après un séjour de plus de deux ans à Paris et à Londres (*Lettere*, p. 249, 251). D'après une lettre de Da Ponte à Casanova, le jeune comte de Waldstein aurait joué un rôle dans deux épisodes tragiques de la Révolution française en essayant d'abord de favoriser la fuite de Louis XVI, puis de sauver la princesse de Lamballe (Ch. Samaran, p. 435).

(3) C'est une défense inédite que Casanova écrivit en faveur de son roman *Icosaméron*, publié en 1788. Voir 29 juin - 1er août 1789.



ma cour à Berlin, faites-moi espérer le bonheur de vous revoir ici l'année prochaine, et en attendant comptez sur le respectueux attachement que vous m'avez inspiré et sur les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être

» [Giacomo CASANOVA.] »

« L'épigraphe du petit ouvrage que je veux donner au public, écrit Casanova à Opiz le 23 août 1793, est « In pondere et mensura »; il s'agit de gravitation et de mesure. Je veux démontrer non pas que le cours des astres est irrégulier, mais qu'il n'est susceptible que de mesures moyennes et que par conséquent nous devons joindre au calcul physique le moral dans l'établissement de tous les mouvements célestes, car je prouve que tous les axes fixes doivent avoir un mouvement d'oscillation nécessairement irrégulier, d'où vient une variation dans toutes les courbes nécessaires des planètes qui les entourent, faites pour composer leurs excentricités et leurs orbites. Je démontre que la lumière n'est ni corps ni esprit; je démontre qu'elle vient de l'astre respectif dans un instant, je démontre l'impossibilité de plusieurs parallaxes et l'inutilité de plusieurs autres. Je critique non seulement Tiko-Brahé, mais Kepler et Newton...

» ..... Je pourrai vous envoyer mon manuscrit et vous laisser le soin de le publier avec mon nom à Prague ou ailleurs... Je le vendrai à l'imprimeur ou à vous-même pour 50 florins et vingt-cinq exemplaires en fin papier quand il sera imprimé. »

Mais Opiz répond :

« Comme père de famille, je ne me crois point autorisé de disposer de mes revenus selon l'impulsion de ma fantaisie ou selon le mouvement de mon cœur et je renonce dont formellement à tout le courretage que vous pourriez jamais m'offrir en fait de librairie. »

C'est net : rien à faire avec cet homme-là. Jamais il ne se convertira aux principes qui régissent la véritable amitié. « Amico amicus, conditions égales, omnia communia. » — Voyez Aristote et Diogène Laerce. — Évidemment, toute tentative du pauvre bibliothécaire pour établir quelques rapports entre sa bourse, où il n'y a rien, et celle du financier, sans nul doute mieux garnie, est vouée d'avance à l'insuccès.

Dans sa lettre du 6 septembre, Casanova laisse percer sa désillusion. « Je fais, dit-il, imprimer mes *Rêveries* à Dresde (¹), et je vous en enverrai un exemplaire avec plaisir. J'ai un peu ri de ce que vous avez cru que je pourrais m'offenser de ce que vous n'avez pas voulu mon manuscrit en me faisant tenir la somme ridicule que je vous ai nommée. Ces refus, mon cher ami, ne m'offensent pas, car au contraire ils font plaisir; ils aident à connaître le caractère. Ajoutez à cela que dans cette offre je croyais vous faire un cadeau. Pour l'avenir ne craignez rien. Votre système d'économie ne sera jamais troublé ni par mes démarches ni par mes doctrines; et je suis bien éloigné de vous plaindre, car je crois que dans ce que vous faites vous ne suivez que votre inclination, par conséquent votre plus grand plaisir. »

Sur l'insistance d'Opiz, Casanova consent à continuer la correspondance; mais il ne lui passe plus rien, ni citations inexactes des auteurs latins, ni solécismes, ni raisonnements boiteux. Il lui reproche même sa mauvaise écriture et ne cesse de le railler sur les sentiments philanthropiques et amicaux dont il aime à faire parade, tout en s'obstinant à tenir fermes et serrés les cordons de sa bourse.

Opiz s'étant avisé, en finissant une de ses lettres, de qua-

(¹) Ce projet n'a pas eu de suite : l'ouvrage est resté manuscrit (voir avril 1793).

lifier Casanova de *très respectable vieillard*, s'attire la mercuriale suivante :

« 1er novembre 1793.

» ..... Ayez la bonté pour l'avenir de ne pas m'honorer d'épithètes extraordinaires. Je vous crois honnête, et je suis sûr que votre intention n'est pas de vous moquer de moi ; mais qu'est-ce que « vénérable » ? Je vous prie de suivre l'usage reçu et informez-vous qu'au bas de votre lettre vous n'auriez jamais dû m'appeler « vieillard », malgré le ridicule « très respectable » que vous y avez ajouté. J'ai rougi pour vous. Je ne vous soupçonne pas de malice, et pas même d'ignorance sur la signification de ce terme dans une lettre familière. Vous avez peut-être voulu renchérir sans songer que premièrement je ne suis pas encore parvenu à l'âge misérable où l'on ne peut plus prétendre à la vie, et en second lieu que lisant ce mot à la fin d'une lettre que vous commencez par m'appeler « tracassier » j'aurais pu prendre ce terme-là pour une insulte comme si vous eussiez voulu me dire que je radote. Dieu me préserve de croire cela. Vous aurez lu sur toutes les éditions d'Horace ce qu'est un vieillard :

« Dilator, spe longus, iners, pavidusque futuri,
« Difficilis, querulus, laudator temporis acti,
« Se puero, censor, castigorque minorum. »
. . . .

Sur le désir exprimé par le comte de Waldstein, les deux mathématiciens du Problème Déliaque se livrent à un examen scientifique de la réforme du calendrier, décrétée le 5 octobre 1793 par la Convention nationale (lettres de la *Correspondance Casanova-Opiz* des 3 et 30 novembre, 18 décembre 1793, t. I ; 6 et 13 janvier 1794, t. II).

Casanova prétend démontrer que cette réforme est absurde ; Opiz est d'un avis différent.

13 décembre. (Papiers de Dux.) « Courte réflexion d'un philosophe qui se trouve dans le cas de penser à se procurer la mort (à Dux, en sortant du lit le 13 décembre 1793, jour dédié à sainte Lucie, remarcable dans ma trop longue vie).

» La vie m'est à charge. Quel est l'être métaphisique qui me défend de me tuer ? C'est la nature. Quel est l'autre être qui m'ordonne de me soulager du fardeau de la vie, dont je ne sens plus le plaisir que foiblement, et les peines avec force ? C'est la raison. La nature est une lache qui, ne demandant qu'à se conserver, m'ordonne de sagrifier tout à son existence. La raison est l'être qui me rend ressemblant à Dieu, qui foule aux pieds l'instinct et qui m'apprend à choisir le bon parti après avoir bien pesé les motifs. Elle me démontre que je ne suis homme que pour imposer silence à la nature lorsqu'elle s'oppose à l'action, qui seule peut remédier à tous mes maux.

Elle me rend convaincu que le pouvoir que j'ai de me tuer est un privilège que Dieu m'a donné pour que j'apprenne que je suis supérieur à tous les animaux qu'il a créés sur la terre, car il n'y a point d'animal qui se tue ni qui pense à se tuer, à l'exception du scorpion, qui ne s'empoisonne que quand le feu qui l'entoure lui démontre qu'il ne peut pas se sauver qu'en se brûlant. Cet animal se tue parce qu'il craint le feu plus que la mort. La raison me dit impérieusement que je dois me tuer avec le divin oracle de Cen : « Qui non potest » vivere bene non vivat male.» Ces huit paroles ont tant de force qu'il est impossible qu'un homme auquel la vie est à charge diffère à se tuer d'abord qu'il les a entendues. Amen. » (*Le Livre*. Casanova inédit; Paris, 1887, p. 227 et seq.)

1794

28 janvier. Opiz écrit : « Votre lettre du 24 me laisse entrevoir un nouveau trait de votre physionomie intérieure que je n'ai jusqu'ici observé, une singularité qui vous caractérise. Vous aimez à me faire des reproches et à exiger que je me justifie sans vouloir vous donner la peine de me convaincre que je les mérite; c'est, croyez-moi, mon cher Casanova, le revers de « quisque putatur bonus, donec probetur malus ».

. . . .

» ..... En cas que je me trompe, convainquez-m'en, je vous conjure, aut proba ant tace...

» ..... Voici encore deux mots et nous serons quitte à quitte. Est-ce que je vous ai jamais rapporté ce que l'on m'a dit à l'égard de vous? excepté une unique fois touchant votre stile, et cela ne se fit (comme vous savez) que « par droit de repré- » sailles ». Je m'en vais donc finir cet article-là en vous rapportant le passage d'un fameux livre, qui a paru sous le titre *les Mœurs*. Toussaint (comme vous savez) en est l'auteur. Qu'il vous fasse donc rire, car ce n'est assurément pas par malignité mais uniquement par une ferveur tout-sainte pour le progrès de bonnes mœurs (« respicere exemplar vitæ mo- » rumque », disait Horace ») que Toussaint a dit : « Ménagez » la couardise devant le poltron Casenove [1]. » Voilà quelque

---

[1] *Les Mœurs*, chapitre *De la raillerie.* Cette phrase, extraite d'un ouvrage publié en 1748, ne pouvait évidemment viser Giacomo Casanova, dont le premier voyage à Paris n'eut lieu que deux ans plus tard; « mais, observe l'irascible Vénitien, il n'est pas permis de citer des noms diffamés à ceux qui en portent de pareils ».

faible ressemblance entre votre nom et celui qui n'est qu'un nom de choix d'une de ces personnes idéales que l'auteur, à l'imitation de Théophraste, a mis sous les yeux de ses lecteurs... »

Réponse de Casanova, 2 février 1794.

« ..... Qu'est-ce que ce passage du livre des *Mœurs* que vous m'affublez à propos de bottes, parce que le hasard fait que mon nom de famille s'y trouve ? Si vous avez cru de me piquer vous vous êtes trompé. Vous m'avez seulement révolté...

» ..... Puisque vous vous dites mon ami, donnez-m'en une marque en respectant mon nom, malgré vos sublimes éruditions et vos sels attiques cueillis dans Toussaint et dans La Bruyère. Sachez que j'ai fait verser cinq fois dans ma vie du sang à ceux qui me crurent poltron, et que si M. Toussaint vivait j'irais lui faire une visite qui ne lui plairait pas...

» ..... J'ai trouvé plaisant que vous me dîtes que je ne peux vous reprocher de m'avoir fait des rapports désagréables qu'une seule fois, lorsque vous m'avez dit qu'on a critiqué mon style. Vous ne m'avez fait aucune peine. Vous m'en auriez fait si vous aviez pu me convaincre que j'ai écrit des solécismes, que j'ai commis des fautes de grammaire ou que dans mes vers j'ai manqué à la prosodie, car je devrais alors avouer d'être un âne; mais ne s'agissant que du style, ce n'est rien : car chacun a le sien. On reprocha à Tite Live la patavinité, et le style des Éoliens à Théophraste... »

Et Casanova ajoute le *post-scriptum* suivant, qui contient une de ces vérités d'application courante dont ses écrits sont remplis :

« Un jour, M. de Bragadin, fort vieux, me dit : « Jacques, » garde-toi de convaincre un ergoteur, car il deviendra ton » ennemi. » Après ce sage avis j'ai quitté le syllogisme, qui ne paraît fait que pour convaincre, même fauduleusement. Malgré cela vous êtes devenu mon ennemi... »

A quelques jours de là, le commerce épistolaire des deux philosophes, membres de l'Académie des Arcades, de Rome, « Eupolème Pantaxenos, capitaine des Sucotirs » (Casanova) et le « Berger Laurinto Itacideo » (Opiz), commencé le 9 janvier 1788 sous les auspices du comte de Lamberg, leur ami commun, était rompu solennellement par l'échange de deux dernières lettres des plus baroques, assaisonnées de lardons qui n'avaient absolument rien d'académique ni d'arcadien.

Opiz, écrivent MM. Khol et Otto Pick, ne nous a laissé aucun tableau d'ensemble de son époque, mais c'est grâce à lui que nous pouvons jeter un coup d'œil scrutateur dans l'existence d'un de ces nombreux disciples du siècle philosophique, qui ont toujours donné des bases solides à l'essor de leur nation.

Et, à cette place, il a pour nous avant tout l'importance d'avoir su gagner à lui pour un certain temps Casanova et de nous avoir conservé sa correspondance, dans laquelle une partie du caractère énigmatique de l'aventurier sur son déclin se trouve enfermée. Et c'est dans ce commerce surtout que notre intérêt lui revient.

1795

Janvier. Casanova remercie la princesse Lobkowitz du don d'une petite chienne.

De Vienne, 16 janvier 1795.

« Monsieur,

» Je suis enchanté de la charmante réception que vous avez fait à cette chienne que je vous avois destiné aussitôt que j'ap-

pris la mort de votre bien-aimé levrette, sachant bien qu'elle ne serait pas soignée nulle part come chez vous Monsieur, je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait toutes les qualités qui pourraient en quelques façons vous faire oublier la défunte.

» L'hiver cette année est très rude, je crains qu'il ne retard un peu la belle saison; rien n'engage le comte de Wallstein de venir en ville comme il le promet toujours et ne le tient pas de même.

» J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de considération,

Monsieur,

votre très humble servante,

» Caroline LOBKOWITZ. »

(*Lettere*, p. 255.)

En juin 1795, « l'un des plus joyeux compagnons de la galerie casanovienne », le comte Tiretta (1), se marie à Calcutta, étant déjà sur le retour, avec la fille d'un officier français, le comte de Carrion, bien qu'elle eût dix-sept ans à peine.

Obligé de partir de Paris en 1757, à la suite d'un duel, Tiretta prit le parti d'aller tenter la fortune aux Indes, ainsi que l'écrit Casanova (IV, p. 129-130 [1758]). A Calcutta, il remplit fort longtemps avec succès et profit les fonctions d'architecte et d'inspecteur des bâtiments. Mme Tiretta mourut en couches un an après son mariage. Voici son épitaphe : « Hic jacet Angelica de Carrion, Edwardi Tiretta Tarvisini (trévisan), uxor dilectissimus, quam tertio die post pignus amoris datum, mors eripuit XV junii M D CC XCVI, et œtatis suæ XVIII. Hoc marmor memoriæ sacrum posuit conjux mœrens. »

En 1802, Tiretta sollicita sa mise à la retraite, et une pension lui fut allouée. Il retourna dans sa patrie et mourut vraisemblablement à Trévise vers le mois de mars 1809. La famille

(1) *Mémoires*, III, p. 374 à 384, 388, 392, 393, 397, 398, 400 à 411, 414, 416, 419, 420, 422 à 426 (1757); IV, p. 129, 130 (1758).

Tiretta, originaire de Trebaseleghe, était de vieille noblesse (Ch. Samaran, p. 283-284).

Automne de 1795 (*Lettere*, p. 252). Fugue de Casanova. Extrait des *Mémoires du prince de Ligne* (voir Garnier, VIII, p. 469) :

« Dieu lui ordonne de quitter Dux. Sans y croire autant qu'à sa mort, dont il ne doutait plus, il prétendait que chaque chose qu'il avait faite, c'était par l'ordre de Dieu, et c'était sa devise. Dieu lui ordonne de me demander des lettres de recommandation pour le duc de Weimar, qui m'aime beaucoup ; pour la duchesse de Gotha, qui ne me connaît pas, et pour des juifs de Berlin ; et il part en cachette, laissant au comte Waldstein une lettre tendre, fière, honnête et irritée. Waldstein rit et dit qu'il reviendra. On fait attendre Casanova dans les antichambres ; on ne lui donne de place ni de gouverneur, ni de bibliothécaire, ni de chambellan. Il dit partout que les Allemands sont bien bêtes. L'excellent et très aimable duc de Weimar le reçoit à merveille ; mais dans l'instant il devient jaloux de Gœthe et de Wieland, ses protégés à juste titre. Il déclame contre eux, contre la littérature du pays, qu'il ne connaît pas et ne peut connaître. A Berlin, il déclame contre l'ignorance, la superstition et la friponnerie des Hébreux auxquels je l'avais adressé, tire cependant, pour l'argent qu'ils lui prêtent, des lettres de change sur le comte, qui rit, paye et l'embrasse quand il revient. Casanova rit, pleure et lui dit que Dieu lui avait ordonné de faire ce voyage de six semaines, de partir sans le lui dire et de rentrer dans sa chambre de Dux. Enchanté de nous revoir, il nous raconte plaisamment toutes les contrariétés qu'il a éprouvées et auxquelles sa susceptibilité donne le nom d'humiliations. « Je suis » fier, disait-il, parce que je ne suis rien. »

» Huit jours après son retour, que de nouveaux malheurs ! On sert des fraises à tout le monde avant lui ; il ne lui en reste pas. »

Et le prince ajoute : « Pour comble de chagrin, son portrait qu'il avait dans la chambre et qu'il croyait enlevé par un de ses admirateurs, se trouve salement placardé à la porte des lieux d'aisance. »

(Il y a ici une erreur de mémoire : le placard injurieux est de 1792, tandis que le voyage à Berlin est de 1795.)

Retouchant ses *Mémoires* en 1797, le vieux bibliothécaire écrivait (VII, p. 28) :

« ..... Nous avons pour nos contemporains et même pour certains compagnons de nos folies d'ancienne date, une espèce de mépris, ou au moins d'indifférence, qui pourrait fort bien provenir de celui qu'en certains moments nous avons de nous-mêmes. Il y a quatre ans, j'écrivis à Hambourg à Mme G... Ma lettre commençait ainsi :

« Après un silence de vingt-neuf ans... » (*allusion à l'année* 1764).

» Elle ne daigna pas me répondre, et je ne trouvai pas cela mauvais. Je pense que nous ne nous soucions nullement l'un de l'autre, et c'est bien naturel.

» Quand mon lecteur saura qui est cette Mme G... il rira et fera bien. Il y a deux ans (1795) que j'étais en chemin pour aller à Hambourg. Qu'allais-je y faire? Mon bon génie me fit revenir à Dux. »

Pendant son séjour à Berlin en 1764, Casanova s'était lié avec un M. Greve, négociant à Hambourg, et avait fait « assidument une cour de politesses » à sa jeune femme, « aussi aimable que son mari » (*Mémoires*, VII, p. 94).

Selon toute apparence, ce n'est pas cette dame que Casanova avait en vue, mais quelque autre Mme G... occupant une place braucoup plus en relief dans la galerie féminine des *Mémoires*.

(C'est probablement au retour de son voyage de six semai-

nes, avant de réintégrer Dux, que le malencontreux excursionniste eut la velléité de se rendre à Hambourg.)

5 décembre. Du comte Kœnig à Casanova. « ..... Que vous dirai-je de Berlin? Mais à propos, Mme la comtesse de Czettriz ainsi que Mlle Meyer m'ont dit que vous y aviez été avant moi. C'est comme ça donc que j'ai manqué de vous voir à Leipsic et à Berlin... » (*Le Livre*, livraison du 10 février 1889, p. 302.)

10 décembre. Décès de Jean, frère de Casanova, directeur de l'Académie de peinture de Dresde. Il laissait deux filles, Teresa et Augusta, et deux fils, Carlo et Lorenzo.

16 décembre. « ..... On n'est jamais vieux avec votre cœur, votre génie et votre estomac, » écrit le prince de Ligne à Casanova (*Le Livre*, livraison du 10 mars 1889, p. 56).

1796

Du 13 février au 6 décembre, lettres d'Henriette de Schuckmann [1] à Casanova (*Lettere*, p. 257 à 268).

---

[1] Née dans le Mecklembourg; demeurait à Bayreuth. En 1786, elle avait visité la Bibliothèque de Dux en compagnie du comte de Heinitz. M. Arthur Symons (*Mercure de France*, octobre 1903), l'a confondue avec Henriette la Provençale. Au sujet de cette dernière, voir *Mémoires*, II, p. 169 (1748), 242 (1749); IV, 441 (1760); VI, 247 (1763); VIII, 30 (1769). Voir aussi Ch. Samaran, p. 14-24.

Du 20 mars 1796 au 21 juillet 1797, lettres de Teresa, fille de Jean Casanova [1] à son oncle Jacques (*Lettere*, p. 270 à 291).

20 mars. Allusion à un grand péril (?) couru par Casanova.

25 avril. Teresa a été impressionnée par certaines remontrances de son « très aimable et très cher oncle ». Art de Casanova « de dire beaucoup et bien en peu de mots ». Casanova jouit d'une bonne santé... Ne va plus à Vienne... Caractère de François Casanova (le peintre).

5 mai. Teresa voit tous les jours chez elle don Antonio : « C'est un charmant homme. » Il ira voir Casanova à Tœplitz [2].

16 mai. Lettre de Casanova à l'abbé della Lena. « Il n'est plus question de mon voyage à Vienne. Dites à ma très estimée Mme R... [3] que je regrette beaucoup que ce voyage se soit

---

[1] Teresa Casanova épousa, le 1er mars 1798, le baron Rudolf-August von Wessenig, auf Delrschau, chambellan au service du duc de Courlande. Teresa, devenue baronne von Wessenig, occupa une place importante dans la meilleure société de Dresde; son salon, très fréquenté, devint une espèce d'Académie où se réunissaient les esprits les plus distingués de la ville et les étrangers les plus en vue. Elle mourut le 26 décembre 1842 et fut enterrée au cimetière catholique de Dresde, auprès de son père.

[2] Ce don Antonio... n'était autre que le fameux Antonio della Croce, de Milan, si souvent nommé dans les *Mémoires*, aventurier, joueur de profession, tricheur, chassé de Venise en 1753 pour des fautes inavouables. Casanova le rencontra un peu partout : à Reggio à Padoue, à Venise, à Spa et, finalement, à Dresde, où le prince de Ligne le connut aussi. « Votre lettre, écrivait della Croce à Casanova le 3 août 1795, m'a fait un sensible plaisir par le doux souvenir de notre ancienne amitié, unique et fidèle pendant le cours de cinquante ans. » Sur ce personnage, cf. E. Maynial, *Casanova et son temps*, 1911, p. 280. *Lettere*, p. 277. Voir *Mémoires*, II, p. 469 à 476, 488 et 489 (1753); VI, p. 66 (1763); VII, p. 345 (1767); VIII, p. 450. En ce qui concerne l'identification de la malheureuse compagne de Croce, Charlotte (Lamotte), décédée le 26 octobre 1767 à Paris (*Mémoires*, VII, p. 359-360), voir Dr Guède, *Mercure de France*, 16 avril 1912, et Ch. Samaran, p. 407, note 2.

[3] Maria Rizzotti Kaiser (*Lettere*, p. 144). Voir année 1774.

en allé en fumée, quand je pense que s'en va aussi en fumée l'agréable satisfaction que j'aurais éprouvée de l'embrasser encore une fois avant de passer au nombre de ceux qui ne sont plus. »

Lettre de Teresa Casanova du 6 juin. Encore don Antonio, « aimable vieillard ».

20 juin. Le comte Marcolini di Fano, directeur des Beaux-Arts à Dresde, ami et protecteur de Casanova, intervient pour faire obtenir une pension aux enfants de Jean Casanova.

30 juillet. Teresa se plaint de la famille Angiolini; « agira toujours de manière à mériter l'abbrobation (*sic*) de son « très » cher oncle Jacques »; adieu, termine-t-elle, mon toute (*sic*) aimable oncle, portez-vous bien et ne devenez plus malade comme don Antonio m'a dit; mais Dieu soit loué! »

Ainsi qu'il résulte d'une lettre de Teresa du 8 septembre adressée à Dux, Casanova était allé à Dresde — en août, selon toute apparence — et aussi probablement à Berlin (voir la lettre à Snetlage, p. 72).

1797

Casanova publie un opuscule intitulé : *A Leonard Snetlage, docteur en droit de l'Université de Gœttingue, Jacques Casanova, docteur en droit de l'Université de Padoue.* S. l., 1797 [1].

---

[2] Réimprimé d'après l'exemplaire de Dresde par les soins du Dr Guède (Paris, Ve Thomas, 1903). — *Nota* : au second vers de Catulle cité à la page 7 de la réimpression, il y a une faute typographique; il faut lire *hinsidias* au lieu de *pinsidias* (voir Catulle *de Arrio*, LXXXII).

Critique très fine des néologismes introduits dans la langue par la Révolution française, et « dans laquelle il est bien étrange, dit M. de Fortage, de voir un Italien chicaner un Allemand sur un ouvrage français » (Réimpression de *la Fuite*, notice, p. xxv).

A propos du titre de docteur en droit de l'Université de Padoue dont se décore Casanova, M. Ch. Henry écrit ce qui suit dans sa brochure précédemment citée (voir année 1790) :

« M. Favaro, qui a bien voulu, sur notre prière, compulser les archives de l'Université, n'a trouvé aucune trace des thèses de Casanova. Voici ce que nous écrivait à cet égard le savant professeur :

« Nous possédons les matricules de la Faculté de droit » (*Universitas juristarum*) pour le XVIIIe siècle dans un ordre » admirable, avec des registres alphabétiques rédigés avec le » plus grand soin, de manière que j'ai pu pousser avec toute » facilité mes recherches aux années 1730-1750. Aucun Casa- » nova n'a été immatriculé pendant ces vingt années dans la » Faculté de droit de l'Université de Padoue.

» Avec un tel résultat toute recherche était inutile parce » que, d'après un décret de la République de Venise de 1714, » il était arrêté *ne quis cujuscumque nationis classisve esset,* » *ne Patavinus quidem, neu venetus Patriciœ gentis, titulos* » *academicos peteret, quin prius in Gymnasii matriculam nomen* » *suum retulisset, seque scholarem professus esset.* Pourtant j'ai » voulu pousser mes recherches jusqu'aux doctorats; nous » avons à ce propos trois séries de documents : 1° pièces à » l'appui de la demande du doctorat ; 2° procès-verbaux des » examens ; 3° récépissés du diplôme.

» Ces recueils, parfaitement complets pour le XVIIIe siècle, » ne contiennent aucun document relatif à un Casanova quel- » conque pour les années 1730-1750.

» A tout cela ajoutez que personne ne pouvait recevoir le » doctorat en droit qu'après avoir étudié le droit pendant

» quatre ans à l'Université de Padoue, ou bien en fournissant
» la preuve de l'avoir étudié auprès d'une autre Université.
» Pour être reçu docteur à seize ans, Casanova aurait dû
» commencer ses études de droit à douze ans ! Et si on avait
» fait une exception pour lui, la chose devait être mise en plus
» grande évidence par un décret des *riformatori* (1).

» Pour ne pas donner un démenti absolu au conte de Casa-
» nova, il faudrait admettre qu'il eût reçu le titre de docteur
» en dehors de l'Université, par quelque *comte palatin*. Cette
» faculté était naturellement contestée par le gouvernement,
» qui ne reconnaissait pas ces diplômes abusifs, mais enfin on
» trouvait toujours des personnes assez faciles pour s'en
» contenter. »

Au tome I de ses *Mémoires*, pages 75 à 80 et page 95, Casanova donne, au sujet de sa fréquentation de l'Université de Padoue, des détails circonstanciés sans précisions il est vrai quant aux dates, mais que l'on peut situer entre 1737 et 1741. A la page 95, notamment, il dit positivement, aussitôt après son échec comme prédicateur le 19 mars de cette dernière année : « ..... J'allai trouver ma grand'mère pour lui demander de l'argent, et je partis pour Padoue afin d'y passer mon troisième examen... Je passai à Padoue le temps nécessaire pour préparer mon doctorat pour l'année suivante, et après les fêtes de Pâques je revins à Venise. »

Avec ce diable d'homme, il est toujours prudent d'y regarder à deux fois avant de contester péremptoirement la véridicité de ses récits ; certains critiques un peu trop pressés l'ont expérimenté à leurs dépens.

Mais du moment où, d'après l'information recueillie par M. Charles Henry, le nom de Casanova ne figure nulle part

(1) *Riformatori allo studio di Padova.* Étaient en quelque sorte les ministres de l'Instruction publique à Venise. Voir *Archives de Venise*, p. 668.

dans les matricules de l'Université de Padoue, force est de conclure que la pompeuse qualification inscrite en tête de la lettre à Snetlage est purement imaginaire.

Dix ans auparavant, un autre Vénitien célèbre, Goldoni, s'était présenté à cette même Université pour y subir les épreuves du doctorat, et voici ce qu'il raconte à ce sujet dans ses *Mémoires* (Paris, Colbrun, 1814, p. 138 à 144) :

« Pour être reçu avocat à Venise, il fallait commencer par être licencié dans l'Université de Padoue ; et pour obtenir les lettres de licence, il fallait avoir fait son droit dans la même ville et y avoir passé cinq années consécutives, avec les certificats d'avoir suivi les différentes classes de ces écoles publiques. *Il n'y a que les étrangers qui puissent se présenter au Collège, soutenir leurs thèses et être licenciés sur-le-champ.*

» *J'étais originaire du Modenais, mais né à Venise, ainsi que mon père ;* pouvais-je jouir de l'avantage des étrangers? Je n'en sais rien ; mais une lettre écrite par ordre du duc de Modène à son ministre à Venise me fit placer dans la classe des privilégiés.

» ..... J'avais étudié le droit romain à Pavie, à Udine et à Modène ; mais j'étais hors d'exercice depuis quatre ans ; j'avais perdu la trace des lois impériales et je me vis dans la nécessité de devenir encore écolier.

» Je m'adressai à un de mes anciens amis, M. Radi, que j'avais connu dans mon enfance, et ayant employé son temps beaucoup mieux que moi, était devenu bon avocat et excellent maître en droit pour instruire les candidats qui n'allaient à Padoue que quatre fois par an pour se montrer et pour rapporter les certificats de présence.

» ..... Quand M. Radi me crut en état de pouvoir m'exposer, nous allâmes ensemble à Padoue... et allâmes au bureau de l'Université pour remettre entre les mains du caissier la somme que les professeurs partagent entre eux.

» ..... Il fallait faire des visites à tous les docteurs ;... arrivés

chez M. l'abbé Arrighi,... nous lui fîmes le compliment ordinaire... Il parut très étonné de nous voir bornés à ce compliment sec et inutile : nous ne savions ce qu'il voulait dire; voici de quoi il s'agissait :

» Il avait paru une nouvelle ordonnance qui avait été publiée par ordre des réformateurs des études de Padoue, par laquelle les aspirants au bonnet doctoral, avant que de paraître dans le collège rassemblé, devaient être examinés particulièrement pour voir s'ils étaient suffisamment instruits et s'ils étaient dignes de s'y exposer.

» C'était M. Arrighi lui-même qui, par un zèle excessif, *voyant que l'acte public des candidats n'était plus qu'un jeu, qu'on favorisait trop la jeunesse paresseuse, qu'on choisissait les questions à plaisir, qu'on communiquait même les arguments, qu'on fournissait les réponses et qu'on ne faisait que des docteurs sans doctrine, avait sollicité et obtenu cette fameuse ordonnance qui allait détruire l'Université de Padoue si elle eût été de longue durée.*

» Je devais donc subir cet examen, et l'abbé Arrighi devait être mon examinateur. Il pria M. Radi de passer dans sa bibliothèque, et se mit tout de suite à l'ouvrage... Je répondais tant bien que mal, peut-être plus mal que bien... Mon examinateur, très strict et très délicat, n'était pas tout à fait content de moi... « Comment, dit-il, vous avez déposé l'argent ? — Oui, » Monsieur. — Et il a été reçu sans mon ordre? — Le caissier » l'a reçu et en voici la quittance... — C'est assez, prenez votre » jour, je m'y trouverai, mais prenez-y garde, la plus petite » faute vous fera manquer votre coup... »

Goldoni, quoique mal préparé par une nuit passée au jeu, soutint ses thèses avec succès et fut reçu *nemine penitus, penitusque discrepante*, c'est-à-dire pas une voix contre, — pas même celle de M. Arrighi.

Assurément, après son retour à Venise en 1739, il eût été facile à Casanova, *né à Venise d'un père né à Parme*, de se

préparer comme Goldoni aux examens (fort peu redoutables, comme on l'a vu) du doctorat au titre étranger de l'Université de Padoue.

Mais il est probable que ce fut le moindre de ses soucis et qu'il aura cédé à son « dégoût invincible » pour l'étude des lois (1), trouvant sans doute plus agréable d'employer son temps à jouer le rôle de petit abbé mondain revêtu des quatre ordres mineurs.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'espion Manuzzi, dans un rapport aux Inquisiteurs (1755), dit de Casanova que c'est un avocat attaché au cabinet de Marco Leze (voir Ch. Samaran, p. 104).

Qui sait? Il y aurait peut-être utilité à poursuivre jusqu'en 1755 les recherches dans les matricules de l'Université de Padoue.

En mars, Casanova était de nouveau à Dresde. A son départ, sa nièce le charge de remettre une lettre au général suédois comte Goran de Sprengtporten, résidant à Tœplitz, avec qui Casanova entretenait des relations (*Lettere*, p. 290).

Ce général connut aussi (à Aix-la-Chapelle, en 1776) un autre héros des Prisons, le baron de Trenck (*Mémoires de Trenck*, Strasbourg, 1789, t. II, p. 249).

17 avril. Lettre de Casanova à Élisa von der Recke (2). Cette lettre est imprimée dans le tome VIII, page 511, des *Mémoires* (Ed. Garnier), mais l'éditeur ignorait le nom de la personne à qui elle était adressée (*Lettere*, p. 303).

---

(1) *Mémoires*, I, p. 75. C'est donc à tort que dans la préface de l'édition Garnier on a écrit que « dès l'enfance, pour ainsi dire, Casanova s'était jeté passionnément dans la jurisprudence ».

(2) Née comtesse von Medem (1756-1833). Jouit au XVIIIe siècle d'une certaine notoriété comme écrivain. Auteur d'un écrit intitulé : *Renseignements sur le séjour que le fameux Cagliostro fit à Mittau en* 1777 (en allemand). Berlin et Stettin, 1787 (Bulau, *Personnages énigmatiques*, t. I, p. 326 et 329).

1er août. De Cecilia Roggendorff (1) à Casanova.

« Vous me dites dans une de vos lettres qu'à votre mort vous me léguerez vos *Mémoires*, qui occupent quinze tomes.» (A. Rava, *Lettere*, p. 294.)

Comme on l'a relaté plus haut, Casanova était arrivé en juillet 1792 à la fin du douzième tome de ses *Mémoires* (1772). Le complément, trois tomes, aurait donc disparu, sauf les feuillets afférents à l'année 1773 et aux huit premiers mois de 1774 (pages 386 à 443 du tome VIII de l'édition Garnier).

Casanova travaillait déjà à l'histoire de sa vie en janvier 1791 (*Correspondance avec Opiz*, t. I, p. 71). Il retouchait encore sa rédaction en 1797 et au commencement de 1798 (*Mémoires*, VII, p. 215, § 2, et p. 313, § 3; VIII, p. 17, § 2).

L'année de sa mort, il écrivait mélancoliquement :

« Quand j'ai quitté Venise, en l'an 1783, Dieu aurait dû me faire aller à Rome, ou à Naples, ou en Sicile, ou à Parme, et ma vieillesse, selon toute apparence, aurait été heureuse. Mon génie, qui a toujours raison, m'a mené à Paris pour sauver mon frère François, que j'ai trouvé obéré et au moment d'aller au Temple. Je ne me soucie pas qu'il me doive sa régénération, mais je me félicite de l'avoir opérée. S'il m'était reconnaissant, je me trouverais payé; j'aime mieux qu'il porte sa dette sur les épaules, qu'il doit trouver fort lourde de temps en temps. Il ne mérite pas une plus grande punition. Aujourd'hui, dans la soixante-treizième année de mon âge, je n'ai besoin que de vivre en paix et loin de toute personne qui puisse s'imaginer avoir des droits sur ma liberté morale, car il est impossible qu'une espèce de tyrannie n'accompagne pas cette imagination (2). »

---

(1) Fille d'un comte Roggendorff, que connut Casanova à Vienne en 1753 (*Mémoires*, II, p. 405). (Roggendorff et non Roquendorf, comme on l'a imprimé par erreur. *Lettere*, p. 292.)

(2) *L'Ermitage*, 15 septembre 1906. Publication du manuscrit des chapitres IV et V des *Mémoires*, manquants au tome XII de l'édition Brockhaus (1826-1838) et au tome VIII, chapitres IX et X de l'édition Garnier (1880).

2 novembre. De Cecilia Roggendorff.

« ..... A propos, comment vous appelez-vous de votre nom de baptême ; en quel jour, en quel an êtes-vous né ? Vous pouvez rire tant que vous voudrez de mes demandes, mais je vous commande de me satisfaire... »

17 novembre. *Précis de ma vie*, rédigé par Casanova pour C. Roggendorff.

Cette pièce fut publiée pour la première fois par Lucien Herbert dans l'introduction de son roman *Casanova* (1877), et une seconde fois par M. Gustave Kahn dans *la Vogue* (1886), puis par O. Uzanne (*Le Livre*, 1887), et enfin par Conrad : *Casanova's Erinnerung* (Muller, Monaco, 1909, vol XIII ; *Lettere*, p. 296).

« Précis de ma vie. — Ma mère me mit au monde à Venise, le 2 d'avril, jour de Pâques de l'an 1725. Elle eut, la veille, une grosse envie d'écrevisses. Je les aime beaucoup.

» Au baptême on m'a nommé Jacques-Jérôme. Je fus imbécile jusqu'à huit ans et demi. Après une hémorragie de trois mois, on m'a envoyé à Padoue, où, guéri de l'imbécillité, je me suis adonné à l'étude, et à l'âge de seize ans on m'a fait docteur et on m'a donné l'habit de prêtre pour aller faire ma fortune à Rome.

» A Rome, la fille de mon maître de langue française fut la cause que le cardinal Aquaviva, mon patron, me donna congé.

» Agé de dix-huit ans, je suis entré dans le militaire au service de ma patrie et je suis allé à Constantinople. Deux ans après, étant retourné à Venise, j'ai quitté le métier de l'honneur, et, prenant le mors aux dents, j'ai embrassé le vil métier de joueur de violon. J'ai fait horreur à mes amis, mais cela n'a pas duré longtemps.

» A l'âge de vingt et un ans, un des premiers seigneurs de Venise m'adopta pour fils, et, étant assez riche, je suis allé voir l'Italie, la France, l'Allemagne et Vienne, où j'ai connu le comte Roggendorff. Je suis retourné à Venise, où, deux ans

après, les inquisiteurs d'État vénitiens, pour des raisons justes et sages, me firent enfermer sous *les plombs*.

» C'est une prison d'État d'où personne n'a jamais pu se sauver, mais moi, avec l'aide de Dieu, j'ai pris la fuite au bout de quinze mois et je suis allé à Paris. En deux ans j'y ai fait de si bonnes affaires que je suis devenu riche d'un million, mais j'y ai fait tout de même banqueroute. Je suis allé faire de l'argent en Hollande, puis je suis allé essuyer des malheurs à Stuttgard, puis des honneurs en Suisse, puis chez M. de Voltaire, puis des aventures à Gênes, à Marseille, à Florence et à Rome, où le pape Rezzonico, Vénitien, me fit chevalier de Saint-Jean-Latran et protonotaire apostolique : ce fut l'an 1760.

» Bonne fortune à Naples dans la même année, à Florence j'ai enlevé une fille, et l'année suivante je suis allé au Congrès d'Augsbourg, chargé d'une commission du roi de Portugal. Le Congrès ne s'y tint pas, et, après la publication de la paix, je suis passé en Angleterre, d'où un grand malheur me fit sortir, l'année suivante 1764. J'ai évité la potence, qui cependant ne m'aurait pas déshonoré, on ne m'aurait que pendu. Dans cette même année, j'ai cherché en vain fortune à Berlin et à Pétersbourg, mais je l'ai trouvée à Varsovie dans l'année suivante. Neuf mois après, je l'ai perdue pour m'être battu en duel avec le général Braniki au pistolet ; je lui ai percé le ventre, mais en huit mois il guérit et j'en fus bien aise. C'est un brave homme. Obligé de quitter la Pologne, je suis allé à Paris en 1767, où une lettre de cachet m'a fait décamper et aller en Espagne, où j'ai eu de grands malheurs. Mon crime fut des visites nocturnes à la maîtresse du vice-roi (1), grande scélérate.

» Aux confins d'Espagne, j'ai échappé aux sicaires et je suis allé faire une maladie à Aix-en-Provence, qui me mit au bord du tombeau, après dix-huit mois de crachement de sang.

---

(1) Le comte Ricla, capitaine général de la Catalogne (*Mémoires*, VII, p. 533 à 554 [1768]). Voir Ch. Samaran, p. 409, note 4.

L'an 1769, j'ai publié ma *Défense du gouvernement de Venise*, en trois gros volumes, contre Amelot de la Houssaye.

» L'année suivante, le ministre d'Angleterre à la cour de Turin m'envoya à Livourne, bien recommandé. Je voulais aller à Constantinople avec la flotte russe, mais l'amiral Orlof ne m'ayant pas accordé les conditions que je voulais, j'ai rebroussé chemin et je suis allé à Rome, sous le pontificat de Ganganelli.

» Un amour heureux me fit quitter Rome pour aller à Naples, et, trois mois après, un autre amour malheureux me fit retourner à Rome. Je me suis battu pour la troisième fois à l'épée avec le comte Medini [1], qui mourut il y a quatre ans à Londres, en prison pour dettes.

» Ayant beaucoup d'argent, je suis allé à Florence, où le jour de la fête de Noël l'archiduc Léopold, mort empereur il y a quatre ou cinq ans, m'exila de ses états tems trois jours. J'avais une maîtresse qui, par mon conseil, devint marquise de *** à Bologne.

» Las de courir l'Europe, je me suis déterminé à solliciter ma grâce auprès des inquisiteurs d'État vénitiens. Par cette raison, je suis allé m'établir à Trieste, où deux ans après je l'ai obtenue. Ce fut le 14 septembre de 1774. Mon entrée à Venise au bout de dix-neuf ans me fit jouir du plus beau moment de ma vie.

» L'an 1782, je me suis brouillé avec tout le corps de la noblesse vénitienne. Au commencement de 1783, j'ai quitté volontairement l'ingrate patrie et je suis allé à Vienne. Six mois après je suis allé à Paris avec intention de m'y établir, mais mon frère, qui y demeurait depuis vingt-six ans, me fit oublier mes intérêts pour les siens. Je l'ai délivré des mains de sa femme et je l'ai mené à Vienne, où le prince Kaunitz sut l'engager à s'y établir. Il y est encore, moins vieux que moi de deux ans.

---

(1) *Mémoires*, II, p. 75 (1746); VIII, p. 116, 200 à 204 (1770), 284 à 288, 297 (1771), 304 (1772).

» Je me suis placé au service de M. Foscarini, ambassadeur de Venise, pour lui écrire la dépêche. Deux ans après, il mourut entre mes bras, tué par la goutte, qui lui monta à la poitrine. J'ai alors pris le parti d'aller à Berlin, espérant une place à l'Académie, mais à moitié chemin le comte de Waldstein m'arrêta à Tœplitz et me conduisit à Dux (1), où je suis encore et, selon l'apparence, je mourrai.

» C'est le seul précis de ma vie que j'ai écrit et je permets qu'on en fasse tel usage qu'on voudra.

» Non erubesco evangelium.

» Ce 17 novembre 1797.

» Jacques CASANOVA. »

16 février. De Zaguri à Casanova, tombé malade. « Avec un vif sentiment de douleur j'apprends le coup qui vous afflige. » (*La Fuga*, p. 193.)

Le vieux bibliothécaire du comte de Waldstein tomba malade vers la mi-février (2). Il eut des troubles de vessie

---

(1) « On dit que ce Dux est un endroit délicieux, et je vois qu'il peut l'être pour plusieurs; mais pas pour moi, car ce qui fait mes délices dans ma vieillesse est indépendant du lieu que j'abite. Quand je ne dors pas, je rêve, et quand je suis las de rêver je broie du noir sur du papier, puis je lis et le plus souvent je rejette tout ce que ma plume a vomi. » (A. Rava, *Studii Casanoviani*. Cité par S. di Giacomo, *La Fuga*, p. XXXI.)

(2) « È strano, écrit M. Rava, ma davanti aquel vecchio disfatto e sofferente; la solita qualifica stereotipata di avventuriero, non mi viene sotto la penna... « On ne peut qu'approuver le sentiment qui a dicté ces lignes.

M. Octave Uzanne a publié dans la *Revue du dix-huitième siècle* (Paris, Hachette, livr. de juillet-décembre 1917, un plaidoyer *pro* Casanova dont nous nous plaisons à détacher les passages ci-après :

« ..... Peut-on reprocher à ce Pétrone du siècle de Louis XV d'avoir montré et avoué une morale aussi décadente que celle des plus hauts personnages qu'il mit en scène, sans afficher aucunement, d'ailleurs, le moindre droit à les morigéner? Il fixe la vie et la couleur, il sait regarder, saisir les êtres dans leur décor et en donner la vision. Il ne se pose jamais en Caton le Censeur. Il se garde bien de se donner ce

très graves et mourut après trois mois et demi de souffrances. On trouvera les détails sur sa maladie dans les lettres de Zaguri publiées par P. Molmenti, et dans celles encore inédites de son neveu Carlo Angiolini, qui semble l'avoir assisté jusqu'à son dernier moment (*Lettere*, p. 307, note 3).

31 mars. De Zaguri à Casanova. Zaguri a consulté un médecin prussien, Mayer, au sujet de la maladie de Casanova. Il annonce l'envoi d'une caissette de médicaments (*La Fuga*, p. 193).

20 avril. D'Élisa von der Recke à Casanova. « Votre lettre, mon ami, m'a profondément attendrie. Quoique bien malade moi-même, le premier beau jour m'amènera encore dans ce monde à vos côtés... »

---

ridicule. Avons-nous le droit de discuter par une analyse trop sévère les plaisirs qu'il nous procure par la lecture de ses *Mémoires* et d'enquêter sur ses mauvaises mœurs individuelles?

» La Révolution n'a pas détruit chez nous l'hypocrisie, qui est la clef de voûte de notre édifice social, qui conserve l'égoïsme pour base. Aussi demeurons-nous fort surpris du rigorisme de quelques-uns de ses nombreux biographes, bibliographes, critiques et commentateurs. Ceux-ci s'attardent trop volontiers aux folies de l'aventurier, aux tableaux licencieux de ses écrits, à ses indélicatesses et ingratitudes assez fréquentes, mais cependant reconnues si bénévolement par leur auteur, qui déclare en faire pénitence. Ils accablent avec excès de mots désobligeants l'extraordinaire narrateur qui a la bravoure morale de tout avouer et de ne dissimuler aucune de ses fautes...

» ..... On conçoit assez mal la sévérité à la fois pédantesque, doctorale et hautaine avec laquelle certains des exégètes et des scoliastes de ses *Mémoires* et de son œuvre parlent de ses fredaines, de ses vagabondages et de ses mauvais tours. Avec des allures de professeurs bourgeois et effarouchés, beaucoup croient, se montrant distants, éviter de se compromettre en sa société. Ils jettent du lest aux yeux de leurs lecteurs en s'efforçant de stigmatiser notre Vénitien de ces dédaigneux qualificatifs : *ce drôle, ce chenapan, ce fripon, ce sacripant*, et autres mots amènes réservés aux pires mauvais sujets mis à l'index de la classe avec le bonnet d'âne.

» Il y a quelque tristesse à constater ces simulations et ces restrictions mentales auxquelles se croient condamnés, dans notre société, des esprits de moyenne envolée qu'on se plaît à juger indépendants... Notre Giacomo ne fut cependant ni meilleur ni pire que les plus illustres personnages de la comédie humaine du XVIIIe siècle... »

27 avril. De la même. Est alitée. Le comte de Montboissier et son épouse, « fille du célèbre Malherbe » (Malesherbes), désireraient faire une visite à Casanova.

29 avril. De la même. Demande à Casanova la permission d'aller le voir et de le soigner.

6 mai. D'Élisa von der Recke. Elle fait le possible pour tâcher d'envoyer une soupe aux écrevisses à Casanova ; mais « les rivières sont trop inondées d'eau pour que les paysans puissent en attraper ».

8 mai. De la même. Annonce l'envoi de bouillons et de madère. Casanova a auprès de lui son neveu Carlo Angiolini.

4 juin. Mort de Casanova. (*Catalogue Brockhaus*, p. 176-177. O. Uzanne, *Revue de l'Ermitage*, 15 août 1906.) Feuille du registre de décès de Dux en fac-simile. (*Correspondance Casanova-Opiz*, t. I, p. 210.)

Entre autres illustrations documentaires. on voit dans ce dernier ouvrage la photographie de la pierre tombale de Casanova, adossée au portail de l'église de Santa Barbara.

« Mais cette pierre ne date guère que d'une quinzaine d'années. Du tombeau primitif, qui consistait, au dire de quelques vieillards, en un socle surmonté d'une petite croix de fer, plus de trace. » (Ch. Samaran, *Casanova*, p. 443.)

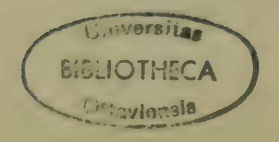
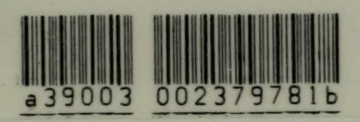


TABLE DES MATIÈRES


TRAVAILLONS
IMPRIMERIES
GOUNOUILHOU
9 ET 11 RUE GUIRAUDE
BORDEAUX
Tél 80


a39003 002379781b